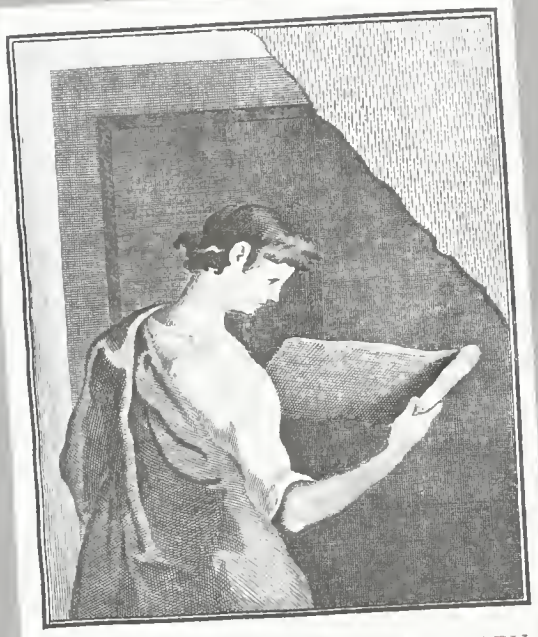
SALON
DE
1894

PARIS
LUDOVIC BASCHET EDITEUR



THE J. PAUL GETTY MUSEUM LIBRARY

SALON DE 1894
L. BASCHET · EDIT^R 12 R DE L'ABBAYE · PARIS

SALON DE 1894

TIRAGES DE LUXE NUMÉROTÉS

1	Exemplaire	N° I, contenant 24 doubles suites sur satin avant lettre.
5	Exemplaires	N°s II à VI, contenant 24 doubles suites sur parchemin, avant lettre, texte sur Japon.
6	—	N°s VII à XII, contenant 24 doubles suites sur Japon, avant lettre, texte sur Japon.
100	—	N°s 1 à 100, avec gravures hors texte sur Chine.
650	—	N°s 1 à 650, texte et gravures sur papier de Hollande à la cuve.

N° 265

FERNAND BOURGEAT

SALON DE 1894

SOCIÉTÉ DES ARTISTES FRANÇAIS

ET

SOCIÉTÉ NATIONALE DES BEAUX-ARTS

LIBRAIRIE D'ART

LUDOVIC BASCHET, ÉDITEUR

12, RUE DE L'ABBAYE, 12

PARIS

ABBEMA (Mlle L.) *Matin d'Avril*

A. Vigneron

Commissaire des Expositions des Beaux-Arts

Délégué de la Société des Artistes Français

AVANT-PROPOS

Ceux qui prétendraient que les Beaux-Arts ne sont plus aujourd'hui aussi florissants en France que jadis, il est facile de répondre.

A quelle époque, dans quel pays a-t-on jamais vu l'ouverture des Expositions de peinture et de sculpture constituer chaque année l'événement le plus con-

sidérable, la préoccupation presque unique d'une population aussi nombreuse et aussi affairée que celle de Paris?

Le Salon est, plusieurs mois à l'avance, l'objet de toutes les conversations. Les journaux sont remplis d'indiscrétions préalables, de renseignements de toute sorte, de réclames anticipées. Les gens les moins intéressés à ce qui se passe dans le monde artiste s'inquiètent de savoir quels sont les noms des membres du jury, combien de toiles et de statues leur ont été soumises...

Huit jours avant le vernissage, on intrigue pour être admis à parcourir les salles du Palais de l'Industrie. Et le très aimable M. Louis Vigneron, le distingué secrétaire délégué de la Société des Artistes français, est obligé de prendre les airs les plus farouches pour faire respecter la consigne qu'il donne à l'armée des gardiens préposés à l'entrée du « sanctuaire ».

M. Collard
Rédacteur au *Catalogue officiel.*

Ce n'est, du reste, ni la seule ni la plus terrible des besognes qui incombent à l'éminent administrateur que la Société des Artistes a choisi pour la représenter : il est l'organisateur en chef du Salon. C'est grâce aux mesures qu'il a su prendre que les divers jurys d'admission, par exemple, arrivent à pouvoir examiner, comparer, trier et émonder, en moins de dix jours, les sept ou huit mille ouvrages qui sont annuellement soumis à leur jugement. C'est encore lui qui s'occupe de la rédaction des procès-verbaux des séances du Comité des 90, des Sous-Comités, des Commissions de la propriété artistique, etc., etc.

Le classement des tableaux dans les salles est également une opération délicate qu'il faut faire d'une main légère et experte, avec le souci de l'harmonie des couleurs et la crainte de blesser des amours-propres toujours en éveil, ou de décourager les espérances de débuts trop ambitieux.

Trois commissaires, MM. Prétet en tête, Bisson et Glaudinont, exercent depuis longtemps ces fonctions avec une habileté digne d'éloges.

M. Prétet est un artiste convaincu, dont la physionomie est bien connue des Parisiens, surtout depuis que M. Roybet en a popularisé la rude et joyeuse expression.

M. Glaudinont
Sous-Commissaire au placement.

M. Glaudinont, son lieutenant, est d'une taille menue; ses gestes courts ont une singulière vivacité; une barbe blonde en pointe affine encore la figure éclairée par des yeux malicieux sous l'ombre d'un chapeau à bords toujours plats.

M. Bisson, dont on a remarqué la jolie toile *Tentation*, au dernier Salon, est un laborieux et savant collaborateur dont le zèle a été mis souvent à épreuve.

M. Prétet dirige donc l'opération du classement.

Avant qu'elle soit en place, cette énorme collection de dix-huit cents tableaux coûte bien des peines et bien du temps aux commissaires. Ne serait-il pas absurde, en effet, d'accrocher les œuvres d'après un brutal ordre alphabétique ou suivant les hasards de leurs dimensions, aux murs des galeries?

Il y a à se préoccuper, pour que l'hospitalité qui leur est offerte ne soit ni banale ni même disgracieuse, de mille considérations qui n'ont rien à voir avec la géométrie. Il faut que les « voisinages » soient acceptables et, sans aller jusqu'aux naïfs désirs de « groupes sympathiques », que les sujets, les tons généraux des toiles s'harmonisent suffisamment pour que leur rapprochement ne soit point par trop disparate.

M. Bisson
Sous-Commissaire au placement.

Ces difficultés obligent M. Prétet et ses collaborateurs à un triage préalable qui exige des soins infinis et un rare sentiment artistique.

Voici comment, au point de vue matériel, on parvient à mener à bien cette délicate et très fatigante besogne.

On divise les murs des salles en panneaux qu'on couvrira symétriquement de tableaux de toutes dimensions. Chaque panneau est d'abord constitué sur le plancher par les tableaux qu'on couche et

qu'on place plus ou moins haut d'après des numéros que le jury leur a donnés ; cela forme en quelque sorte une maquette. Et ce n'est que lorsque la gamme des couleurs est établie entre les différentes œuvres, qu'on les accroche aux murs.

Le jury inspecte alors les salles et donne sa sanction au travail des commissaires, et son rôle est maintenant, sinon terminé, du

La réception des tableaux

moins suspendu jusqu'à l'ouverture, époque à laquelle commence la répartition des médailles.

La création du jury, dont le rôle est si considérable, ne remonte qu'à 1748. Ce fut le directeur général des bâtiments, M. de Tournehem, qui l'institua, s'appuyant, pour soutenir son innovation, sur cette amusante et toujours juste remarque : « Que ce n'est pas le grand nombre mais le choix des tableaux qui rend les expositions intéressantes. »

Ce jury était composé du directeur de l'Académie, de deux recteurs, deux recteurs adjoints et de douze membres élus par les académiciens.

Jusque-là l'existence du jury n'avait pas été nécessaire, puisque l'admission au Salon était de droit pour les membres de l'Académie et que les artistes qui avaient déjà montré de réelles dispositions obtenaient facilement l'agrégation qui leur conférait le droit d'exposer.

Depuis que la Société des Artistes français a été chargée d'organiser elle-même les Salons, les jurés sont élus par tous les sociétaires. Actuellement, le suffrage universel choisit, tous les trois ans, soixante

LE DERNIER COUP DE PINCEAU

peintres hors concours parmi lesquels, chaque année, le sort désigne les vingt membres chargés des fonctions flatteuses d'admettre, de refuser, de classer et de récompenser les œuvres que les artistes désirent exposer.

C'est encore M. Vigneron qui veille à la bonne confection, à l'im-

pression, à la correction du catalogue, ce petit livre qui, depuis l'adjonction, en 1864, de la liste, sans cesse remaniée, renouvelée, rajeunie, de tous les artistes vivants récompensés, a mérité le nom qui lui a été donné de « Livre d'or des artistes ».

Ah! il est loin, le temps où les livrets des Expositions de peinture étaient, comme ils le furent de 1673 à 1757, rédigés par le concierge de l'Académie, qui exerçait en même temps les fonctions de trésorier de la docte assemblée!

Qu'on ne s'étonne pas de cette date de 1673. C'est celle, non de la première Exposition, car il est à peu près prouvé que des exhibitions avaient déjà été organisées antérieurement, mais c'est la date du premier catalogue qui ait été rédigé des œuvres exposées sous le patronage de l'Académie Royale.

M. Grimaldi
Sous-Commissaire comptable.

Le Salon de 1894 est la cent douzième exposition dont la Société des Artistes français possède les catalogues.

Il s'est, depuis 1673, écoulé deux cent vingt et une années : on voit que les Salons ont ressenti les contre-coups de la politique et que bien des interruptions ont marqué le cours de cette longue existence.

L'Académie Royale, supprimée en 1791, avait organisé trente-six expositions.

La première République, le Directoire et le Consulat virent s'ouvrir huit Salons.

Les périodes troublées du premier Empire et de la Restauration ont apporté une certaine perturbation dans ces pacifiques manifestations. De 1802 à 1812 il n'y en eut que cinq; de 1814 à 1847, vingt-deux. En revanche, on en compte trois de 1848 à 1850. Ces expositions étaient, pour ainsi dire, officielles, car le ministre et la direction des Beaux-Arts s'en occupaient exclusivement. L'organisation en fut cédée, en 1881, à la Société des Artistes français, qui fut alors régulièrement fondée.

Les Expositions ont donc manqué de régularité dans le cours des

années. Elles ont eu aussi bien du mal à fixer la saison où elles ouvraient.

Aujourd'hui nous sommes habitués à nous rendre à partir du 1er mai au Palais de l'Industrie, fraîchement débarrassé du Concours hippique, pour y contempler l'œuvre annuelle de nos artistes; il nous semble que l'endroit était prédestiné; cependant, comme son nom l'indique, le Palais de l'Industrie a été édifié dans un autre but; et c'est l'absence d'un local spécialement aménagé qui lui a valu l'honneur de donner asile aux Arts. Les Salons ont oscillé dans Paris à la recherche d'un domicile propice; on peut même dire qu'ils ont fréquenté tous les quartiers.

MM. Verwaest, Collard, Laurent
Attachés à l'administration.

Le Palais-Royal fut le lieu de la première exposition. Le Louvre ensuite hérita de son privilège qu'il garda jusqu'en 1849; mais les œuvres trop tassées dans le très petit nombre de salles qui leur étaient accordées devaient parfois, à leur détriment, être logées jusque dans l'escalier. Le Palais des Tuileries remplaça le Louvre; en 1852 le Palais-Royal reprit ses droits pour un an; puis le Conservatoire de musique — ou plutôt l' « hôtel des Menus-Plaisirs » — lui succéda. Depuis 1855 le Salon n'a pas quitté le palais des Champs-Élysées que l'État a concédé à la Société des Artistes français.

MM. Baillot, Bocquet
Delobel
Brigadiers-chefs des gardiens.

Un autre Salon est, depuis quatre ans, installé dans un des bâtiments du Champ-de-Mars. C'est là que se sont réfugiés les fondateurs de la Société Nationale des Beaux-Arts, à la grande joie de feu M. Alphand qui rêvait de voir rester debout perpétuellement les immenses et luxueux palais provisoires de l'Exposition universelle de 1889.

Nous n'avons pas ici à nous mêler des querelles d'artistes. Le Salon du Champ-de-Mars aura sa place dans cette étude. Les œuvres qui figurent dans le Pavillon de l'avenue La Bourdonnais

seront analysées avec la même impartialité que celles qui sont envoyées aux Champs-Élysées.

Mais, aux Champs-Élysées, les exposants sont infiniment plus nombreux; c'est là que les jeunes artistes trouvent, de la part de leurs

MISE EN PLACE DES TABLEAUX

maîtres, un accueil et des encouragements qu'ils ne rencontreraient point ailleurs. C'est là que peuvent se révéler au public les talents naissants, les gloires de l'avenir.

Ne fût-ce qu'en vertu de la juste loi du nombre, c'est au Salon des Artistes français que nous devons réserver la plus grande place dans notre travail; c'est par les Champs-Élysées que nous devons commencer notre promenade de sincère et passionné partisan de toutes les manifestations artistiques de notre « beau pays de France ».

Les Membres du Jury de Peinture

J.B. Antoine GUILLEMET

LA PEINTURE

I

Le Salon a, chaque année, un aspect pour ainsi dire spécial, une unité, une « note caractéristique ». Les sujets des tableaux d'histoire, les paysages, les allégories, les symboles, les anecdotes varient suivant le tempérament, le genre, le caprice des artistes; mais, sans que ceux-ci s'en rendent compte, il se trouve que l'ensemble d'une exposition forme un tout ayant sa vie propre, son caractère, son individualité.

Il y a, dit-on souvent, des idées qui traînent dans l'air. On les rencontre, on les respire, on s'en imprègne malgré soi et, en dépit de la différence des milieux où vivent les peintres, en dépit des partis pris de chacun, il se trouve que, sans se ressembler dans le sens précis, brutal du mot, les œuvres d'une année ont toutes une physionomie vaguement pareille.

Le Salon de 1894 peut se définir d'un mot : il est gai.

Ce qui frappe tout d'abord l'esprit du spectateur, dès son entrée dans les salles du Palais de l'Industrie, c'est la lumineuse clarté, la chatoyante coloration pour laquelle presque tous les peintres ont, cette année, montré une idéniable tendance.

Qu'il s'agisse de grandes compositions historiques, religieuses ou guerrières, de paysages, de tableaux de genre ou de portraits, c'est la note claire qui domine. La recherche de la lumière diffuse, des effets « blonds » a évidemment séduit, plus que jamais, nos contemporains.

Le clair-obscur des anciens maîtres est « passé de mode ». Nous sommes arrivés décidément aux temps du plein air, où les objets représentés se montrent « baignés de soleil » et harmonisés sous les rayons de la lumière directe...

Faut-il attribuer cette transformation à des influences d'Écoles? Ne devons-nous pas plutôt en rechercher les causes dans des raisons plus matérielles, telles que la continuité, la longue persistance de l'été dernier en France? Peu importe. Constatons que l'ensemble des œuvres envoyées cette année au Salon est fort remarquable, que parmi ces œuvres, il en est un grand nombre de tout à fait dignes d'être classées parmi celles qui resteront et, sans plus de préambule, commençons notre revue impartiale et attentive.

Et pour qu'elle reste impartiale, cette revue, nous nous garderons bien de la passer dans un ordre hiérarchique ou même volontairement déterminé. Nous agirons comme agit le public, c'est-à-dire en nous laissant diriger par notre seul instinct, nous arrêtant tout d'abord devant les œuvres qui attireront notre attention et revenant sur nos

RONGIER (Mlle J.) *Portrait de Mlle Martha Petvini de l'Opéra Comique*

CAIN (H) "*Quand elles n'aiment plus*".

pas quand nous apercevrons que nous avons laissé de côté des toiles intéressantes.

Le premier tableau qui nous appelle irrésistiblement à lui, c'est le *Chevalier aux fleurs,* de M. Georges Rochegrosse.

L'auteur de la *Prise de Troie,* de la *Mort de Babylone* et de ce bijou archaïque qui était intitulé : *Pillage d'une villa gallo-romaine,* a singulièrement modifié sa manière de concevoir l'art de la peinture depuis l'an dernier. La précision de ses recherches archéologiques, la dramatique mise en scène de ses grandes toiles de jadis, la fougue romantique des débuts de M. Rochegrosse, tout cela a fait place à la préoccupation très idéaliste de mettre sa merveilleuse habileté de maître ouvrier au service de la plus subtile étude psychologique qui se puisse rêver.

L'idée première du tableau a été suggérée au jeune artiste par la scène célèbre des Filles-Fleurs du *Parsifal* de Richard Wagner : « Dans les jardins magiques de l'enchanteur Klingsor, les fleurs s'animent à l'approche du chevalier Parsifal, deviennent femmes, cherchant à le retenir et à lui faire oublier sa mission. » Mais M. Rochegrosse n'a voulu, en aucune façon, représenter exactement la scène du drame mystique du maître allemand. Il a volontairement négligé le décor avec le château magique de Klingsor et le jardin entouré de murs, et le costume même de Parsifal.

Ce n'est pas une scène d'un libretto d'opéra qu'il a voulu peindre : il a voulu généraliser, symboliser l'idée même du poème : « L'Être épris de l'Idéal marche à travers la vie vers son but, sans s'apercevoir des tentations, sans entendre les voix qui l'appellent en dehors de sa route. »

Mais, ce qui est plus important pour nous, simples « êtres épris d'art matériel », c'est que ce singulier sujet nous a valu une admirable toile : la physionomie placide et douce du blond chevalier est merveilleuse d'expression ; son armure d'argent (symbolique ou non) est peinte avec une maëstria extraordinaire, reflétant tout ce qui l'entoure sans, pour cela, avoir l'air diaphane ; les belles filles figurant

les fleurs animées sont de superbes et vivantes études de nu; la composition, le coloris, l'éclairage même de toute la scène sont d'une originalité aussi heureuse que saisissante... Voilà, certes, de quoi nous faire oublier que jusqu'à présent le mot « symbolisme » a été synonyme de « charlatanisme » et de... « fumisterie ».

La grande peinture n'a, du reste, pas toujours besoin d'aller puiser ses sujets dans les légendes demi-sacrées du moyen âge, et peut rester noble d'allure et idéale sans surnaturel.

Les Gloires lyonnaises, l'immense toile de M. Louis-Édouard Fournier est là, tout près, pour nous apporter un excellent argument en faveur de cette théorie.

C'est un très grand effort artistique que le jeune artiste vient d'accomplir en groupant d'aussi harmonieuse façon près de quatre-vingts portraits dans ce tableau, destiné à orner la salle du Conseil général du département du Rhône dans le Palais de la Préfecture de Lyon.

Il n'a pas fallu moins de quatre ans à M. Louis-Édouard Fournier pour venir à bout de ce travail dont l'État lui a fait la commande en 1889.

Malgré les méfiances, — hélas trop souvent justifiées, — qu'inspire au public ce qu'on est convenu d'appeler l' « art officiel », l'œuvre de M. Fournier est de tous points remarquable. L'ordonnance de cette grande composition est parfaite : un paysage bien traité, doux de ton et suffisamment sincère, dont le motif est pris au confluent même du Rhône et de la Saône, sert de fond à la scène; au second plan, en haut d'un escalier de quatre marches, dans la partie centrale de la toile, sont groupés les fondateurs de la ville de Lyon, les chefs rhodiens Momorus et Atepomarus qui, 200 ans avant Jésus-Christ, sont venus déloger de cette région les complaisants Liguriens. Ces émules de Remus et de Romulus, revêtus de manteaux bleu clair et blanc bordé de jaune, sont reconnaissables à leurs barbes noires et à leurs bandelettes blanches. Derrière eux, appuyé sur le dossier de l'exèdre, se trouve L. Munatius Plancus, le général romain qui, 160 ans

ROCHEGROSSE (G.) — *Le Chevalier aux fleurs*

Julius STEWART

plus tard, vint sur l'ordre du Sénat bâtir une seconde ville au confluent de la Saône et du Rhône, la véritable Lugdunum, pour les Viennois chassés de chez eux par les Allobroges. Il regarde fièrement le panorama de cette ville qu'il établit à côté de celle des Rhodiens.

Au milieu de l'exèdre sont les deux frères nés à Lyon, Germanicus, le vertueux guerrier que Tibère fit empoisonner, et l'empereur Claude qui éleva Lugdunum au rang de colonie romaine, ce qui permit aux riches Gaulois de Lyon de devenir sénateurs de l'Empire de Rome : le décret impérial se trouve au musée de Lyon gravé sur une plaque de bronze.

A leur gauche, l'empereur Marc-Aurèle, le philosophe guerrier. A droite les Pères de l'Église primitive de Lyon, saint Pothin, sur l'épaule de qui s'appuient sainte Blandine et saint Irénée, en violet clair : trois

martyrs chrétiens fort vénérés à Lyon. A gauche, en blanc, est saint Ambroise, dont le père était préfet du Prétoire de la ville. Plus loin, la figure en rouge qui se penche vers saint Ambroise, c'est Sidoine Apollinaire, dont la vie fut l'image même du ve siècle de notre ère : il fut tour à tour littérateur, poète, magistrat et évêque. Quelle carrière!

A la gauche de ces antiques personnages, à notre droite, à nous spectateurs, par conséquent, sont placés les représentants de l'époque de la Renaissance. Le porte-étendard, c'est Jacques d'Albon de Saint-André, qui fut maréchal à vingt-quatre ans, combattit sous François Ier, Henri II, François II et Charles IX, et périt à la bataille de Dreux. Ensuite, vient Philibert Delorme, le père de l'architecture de la Renaissance en France, le constructeur du château des Tuileries à Paris; il montre le plan du portail de Saint-Nizier (la plus belle église de Lyon) au peintre Jean Perréal (dit Jean de Paris quoiqu'il fût Lyonnais) qui vivait sous Louis XII. Derrière eux se montre le duc de Villeroy, ministre des finances sous Henri IV. Ceux qui portent la bannière violette sont Étienne Turquet et Barthélemy Naris, deux Piémontais qui, au moment des guerres italiennes, comprirent que la France pouvait fabriquer elle-même les produits que, jusqu'alors, elle était obligée d'acheter à l'Italie. Ils se fixèrent à Lyon, obtinrent le concours de la commune, l'autorisation du roi François Ier qui leur accorda, en outre, des privilèges, des exemptions d'impôt et les encouragea de toutes manières. Ils réussirent si bien dans leur entreprise que, dès l'année 1553, l'industrie des soieries de Lyon occupait déjà douze mille personnes. On voit qu'ils ont droit à la reconnaissance de la seconde ville de France et que leur place était marquée dans cette apothéose des gloires lyonnaises.

A côté d'eux, en profil perdu, sous une bannière rouge, Ottavio Mey, qui, au XVIIe siècle, se rendit fameux en inventant l'art de « lustrer » la soie.

C'est tout à fait à la droite du tableau que M. Fournier a mis les poètes lyonnais de la Renaissance, parmi lesquels Louise Labé, sur-

REYNOLDS-STEPHENS (W). — *L'amour et le destin.*

nommée la *Belle Cordière*. C'était, d'ailleurs, son second surnom, car, à seize ans, elle avait, en prenant part au siège de Perpignan, conquis celui de capitaine Loÿs. Dans ses vers, qui rappellent un peu les poésies de Marot, elle a célébré elle-même ses prouesses :

Qui m'eût vu lors, en armes, fière, aller,
Porter la lance et bois faire voler,
Le devoir faire en l'estour furieux,
Piquer, volter le cheval glorieux,
Pour Bradamante ou la haute Marphise,
Sœur de Roger, il m'eût, possible, prise.

A côté d'elle Maurice de Sères, l'ami d'Étienne Dolet, le précurseur de Ronsard, et sa sœur Sibylle de Sères que chanta Clément Marot. La douce figure de Pernette du Guillet, qui mourut à vingt ans, montre son profil auprès de ces beaux chantres de l'amour.

De l'autre côté du tableau se trouvent les illustrations du XVIIe et du XVIIIe siècles : les deux sculpteurs Nicolas et Guillaume Coustou regardent une esquisse en cire du groupe des *Chevaux de Marly* et, derrière eux, leur oncle, Antoine Coysevox, — le Van Dyck de la statuaire, — complète le trio. Plus loin, on aperçoit les graveurs Gérard Audran et Drevet. Puis, plus à droite, sous les bannières, les premiers imprimeurs de Lyon, Sébastien Gryphe qui publia le *Commentaire sur la langue latine* d'Étienne Dolet, et Jehan de Tournes. Voici encore le géomètre Desargues et l'architecte Simon Maupin (l'auteur de ce chef-d'œuvre qui est l'Hôtel de Ville de Lyon), et le peintre Jacques Stella, l'ami de Nicolas Poussin.

Tout à fait à gauche, faisant pendant au groupe de Louise Labé, se rencontrent les personnages du XVIIIe siècle, c'est-à-dire Mlle de Lespinasse, qui a laissé des *Lettres* si spirituelles ; Bernard de Jussieu, le botaniste qui organisa le populaire Jardin des Plantes de Paris. Il examine à la loupe une fleurette et tourne le dos à l'ingénieur Perrache, celui qui conçut l'idée grandiose, — mise plus tard à exécution, — d'agrandir Lyon en reculant vers le sud le point de jonction du Rhône et de la Saône. A côté, — dans le cadre même, — se trouve

Philippe de Lassalle, le plus célèbre dessinateur d'ornements pour les soieries.

Descendons maintenant les gradins et arrivons aux figures du premier plan qui représentent le XIXe siècle. Ici, l'œuvre du peintre cesse d'être uniquement décorative : il s'agit de véritables portraits dont beaucoup de spectateurs du tableau peuvent apprécier la sincérité. Les recherches que M. Louis-Édouard Fournier a dû faire au sujet de quelques-uns des hommes célèbres que son devoir était de faire figurer sur la toile ont été parfois des plus pénibles. Mais le résultat est fort intéressant et prend la valeur d'un véritable document historique.

En partant de la gauche, nous voyons successivement défiler sous nos yeux Roland, le ministre de Louis XVI, qui se tua en 1793 quand il apprit la mort tragique de sa femme; puis le major Martin, le fondateur de l'École de la Martinière à Lyon. Voici Jacquard, l'inventeur génial, type du plus pur désintéressement et du patriotisme : sur ses genoux, il tient la pièce capitale du métier qui a immortalisé son nom, les cartons troués, et une étoffe sur laquelle est tissé l'écusson de la ville de Lyon. Puis le maréchal Suchet, duc d'Albuféra; le sculpteur Lemot, auteur du *Louis XIV* de la place Bellecour et de la statue d'*Henri IV* sur le Pont-Neuf à Paris; le doux philosophe Ballanche à côté de Mme Récamier, puis Camille Jordan, l'orateur élégant, le publiciste ardent qui fut membre du Conseil des Cinq-Cents. A côté de lui, est assis Jean-Baptiste Say, le père de l'économie politique. Nous saluons André Ampère, qui découvrit les lois de l'électrodynamisme, dont l'application immédiate fut le télégraphe électrique et dont les conséquences sont encore incalculables.

Au centre du premier plan, nous trouvons des personnages de plus en plus contemporains : c'est Jules Favre, au profil accentué, causant avec le chansonnier-poète populaire Pierre Dupont; Victor de Laprade lisant un manuscrit; Joséphin Soulary, le « sonnettiste » impeccable; les deux Ozanam, Louisa Siéfert, le grand physiologiste Claude Bernard...

Enfin, à droite, terminant cette série, le groupe des peintres nés à

MORLON (A.) — *Témoins d'un sauvetage*, — *Ex-voto*.

LAURENT-DESROUSSEAUX (H. A. L.). — *A l'Opéra, la classe de Mme Théodore*

Théodore Ralli

Lyon : quatre morts, Hippolyte et Paul Flandrin, Meissonier, Chenavard; un vivant, M. Puvis de Chavannes.

Nous ne pouvons nous empêcher d'exprimer ici un regret : pourquoi M. Louis-Édouard Fournier n'a-t-il pas fait la portraiture de M. Antoine Vollon, le grand artiste dont l'œuvre admirable et si personnelle est digne de figurer à côté de celles de n'importe lequel de ses confrères. Il est né à Lyon, le maître peintre qui a trouvé moyen de rendre, à force de talent et de puissance artistique, presque émouvantes de simples natures mortes, des chaudrons, des cuirasses, des poissons ou des fruits comme ceux de cette année même.

Et quel paysagiste, de vision fine et nette, original il se montre encore dans cette *Vue de Marseille* que, pour la seconde fois, il nous rapporte de sa dernière excursion ! Décidément, M. Vollon était digne de figurer sur la liste de ses glorieux compatriotes lyonnais, et l'inadvertance de M. Louis-Édouard Fournier est impardonnable.

II

Le flot tumultueux du public nous entraîne maintenant deux salles plus loin. Quitte à revenir sur nos pas, laissons-nous faire : c'est devant la superbe toile de Roybet, *la Main-chaude*, qu'il nous pousse et nous ne pouvons que nous réjouir de nous arrêter devant un pareil chef-d'œuvre.

Nous faisons ici de nouveau connaissance avec les deux admirables personnages des *Propos galants* de l'an dernier : le superbe cavalier qui, renversé et riant, tend ses genoux pour que la forte et gaillarde commère y cache sa rubiconde et luisante figure : c'est bien le même mousquetaire qui ressemble tant à l'aimable M. Prétet, et sa partenaire est son interlocutrice du Salon de 1893.

Derrière eux, souriant finement et bonnement, un compagnon de plaisir et de gloire, présentant un singulier air de famille avec M. Vigneron, surveille le geste hardi du guerrier qui prend la taille d'une robuste fille nous tournant le dos et fermant la bouche au patient d'un geste familier et naïf. Une belle fillette lève la main pour frapper celle de la grosse Flamande en riant aux éclats, pendant qu'un guerrier, au chapeau tout empanaché, s'apprête à donner le change à la « victime » en affectant d'être le coupable...

Tout cela est vivant, chaud, remuant, animé, coloré, peint hardiment, puissamment, avec la sûreté de main du plus moderne des maîtres, la conscience d'un grand artiste, la délicatesse d'un Flamand de la meilleure époque. Les chairs sont splendides, les étoffes sont des merveilles de « rendu », les accessoires sont traités avec un art inouï.

Parmi les spectateurs, c'est à qui rivalisera d'érudition avec ses voisins pour évoquer les noms de Franz Hals, de Rembrandt, de Rubens, de Van Dyck. Nous avouons n'avoir, dans nos visites aux grands musées de l'Europe, rencontré qu'un seul peintre qui ait jamais réuni sur une toile unique les diverses et précieuses qualités de tous ces

ROYBET (F) — *La main chaude*

maîtres, et ce peintre, c'est l'auteur de l'*Homme à l'épée*, c'est M. Roybet.

Il nous semble bien inutile d'affecter de nous excuser en quelque sorte de la délicieuse émotion, de l'enthousiasme réchauffant que nous donne la vue d'un chef-d'œuvre comme la *Main-chaude*, en cherchant, dans le passé, des prétextes ou des explications. Les joies sincères s'éprouvent et s'avouent sans qu'il soit besoin d'en chercher l'origine et nous ne savons vraiment pas pourquoi nous priverions notre temps et notre pays des gloires qui leur appartiennent.

Il serait d'autant plus regrettable d'agir ainsi sur le terrain artistique qui vous tient tant au cœur, que jamais le patriotisme ne s'est manifesté avec plus de chaleur que cette année.

Est-ce affaire de mode, est-ce à cause du besoin qu'on éprouve d'oublier nos défaites de 1870, est-ce, plus simplement, parce que le théâtre a remis en lumière les souvenirs du commencement de ce siècle? Nous ne saurions le dire; mais il est certain que presque tous les tableaux anecdotiques du Salon de 1894 sont consacrés à l'histoire de Napoléon Ier.

Au premier rang des artistes qui ont pris pour héros de leurs compositions le type du César français, il faut placer M. Jean-Paul Laurens.

Dans *le Pape et l'Empereur*, le célèbre peintre des *Emmurés de Carcassonne* nous fait assister à la fameuse et orageuse conversation historique que Napoléon tint, à Fontainebleau, avec son prisonnier Pie VII.

Le Maître n'a évidemment pas choisi, dans cette scène, le moment où le pontife a pu prononcer le mot bien connu : « *Comediante!* » L'Empereur a plutôt l'air tragique. Un mouvement violent l'a fait se lever de sa chaise qu'il a renversée, son chapeau a sauté par terre et, les bras croisés, il parle au Saint-Père avec une vivacité proche de la violence...

Dans son tableau du Salon précédent, M. Laurens nous montrait saint Jean Chrysostome « attrapant » l'impératrice Eudoxie. Cette fois, c'est Napoléon « attrapant » le Pape.

Le talent robuste et le pinceau incisif du peintre sont bien faits pour rendre ces scènes énergiques.

Le Pape et l'Empereur est un des meilleurs tableaux du Salon; il est d'un dessin impeccable, serré, d'une couleur agréable et d'une composition fort habile dans sa simplicité. Si nous avions quelque regret à exprimer, ce serait de voir les accessoires, dans cette belle scène, prendre une importance un peu exagérée. La chaise renversée est d'une exécution si minutieuse, si poussée (c'est un véritable trompe-l'œil) qu'elle attire trop l'attention et l'empêche de se concentrer sur les personnages. L'éclat et l'extrême netteté des bariolages du superbe tapis d'Aubusson que foulent les pieds des deux augustes personnages sont également beaucoup trop évidents et d'une valeur exagérée. Ce sont là, quand il s'agit d'une œuvre aussi intéressante, de bien petites critiques, — mais elles viennent à l'esprit dès le premier coup d'œil qu'on jette sur la toile, et les plus consciencieux efforts qu'on fait pour les repousser restent vains. Ces défauts dominent, tuent, anéantissent presque le plaisir que vous font éprouver la finesse, la justesse et la souplesse des physionomies des deux interlocuteurs.

Dans son *Bonaparte reçu par les religieux du Mont Saint-Bernard*, M. Jules Girardet est, d'une façon toute différente, tombé dans un piège analogue : la neige joue un rôle trop grand dans la mise en scène. Il est vrai que cela a permis à l'artiste de faire ressortir ses qualités personnelles de finesse dans les effets et dans l'observation des tonalités. De plus, la présence de ce tapis naturel justifie la « propreté » extrême, exagérée presque, des soldats et des religieux. Pas une tache de boue, pas une souillure ne vient ternir les uniformes ni les soutanes. Le petit Bonaparte à cheval a une jolie redingote sous laquelle passe un pan d'habit brodé, irréprochable et net comme si le général sortait de chez son tailleur.

Du reste, il paraît que Napoléon, dans l'esprit de nos peintres, était un homme bien mis, car M. Kratké nous le montre, dans sa *Campagne de France en 1814*, se chauffant devant une grande cheminée avec quelques-uns de ses « fidèles » maréchaux. Malgré les

LAURENS (J P) — *Le Pape et l'Empereur*

Mme Cecilia WENTWORTH

préoccupations qui devaient assaillir le grand capitaine à ce moment tragique, il a l'aspect un peu bien tranquille. Pourtant, le tableau est bon et d'une belle facture : le jeu de lumière provenant de la lutte entre la flamme du foyer et le jour de la fenêtre est fort curieux et intéressant.

Le *Souper de Beaucaire* de M. Lecomte du Nouy est d'une érudition de haut goût : « Buonaparte » est encore le jeune lieutenant d'artillerie que le siège de Toulon allait lancer vers un avenir extraordinaire. Le peintre nous le montre en train d'expliquer aux bons bourgeois qui sont ses hôtes, quel est, à son avis, le sort qui attend la France et la République :

— Croyez-moi, leur dit-il, il viendra un homme qui saura réunir sur sa tête toutes les espérances de la nation, et alors...

Et, comme on sent bien dans les yeux de ce petit officier de fortune qu'il veut faire comprendre qu'il sera cet homme-là !

Peinte avec une onctuosité qui n'est pas habituelle à l'auteur, éclairée d'une habile façon au moyen d'une chandelle placée au centre, ordonnancée avec une mystérieuse préoccupation de frapper l'imagination, cette petite toile mérite d'attirer et de retenir l'attention des connaisseurs.

Singulièrement émouvante et d'une bien séduisante couleur, la grande toile de M. Émile Boutigny, *le Maréchal Lannes à Essling*, obtient un succès qui n'est pas dû seulement au sujet. Le peintre des « petits soldats » s'est révélé cette fois comme un véritable peintre d'histoire et son tableau ferait bonne figure dans un de nos musées nationaux.

C'est Marbot, dont les pittoresques mémoires sont si suggestifs, qui a inspiré à M. Boutigny l'idée de reproduire la scène où le héros de Montebello, de Marengo et de Saragosse, frappé mortellement, vient de subir l'amputation de la jambe.

« Il supporta, dit Marbot, cette opération avec un grand courage, elle était à peine terminée lorsque l'Empereur survint. L'entrevue fut des plus touchantes! L'Empereur, à genoux au pied du brancard, pleurait en embrassant le maréchal. »

Le moribond, étendu au premier plan, montre une physionomie résignée, presque joyeuse; l'Empereur est grave, ému, sincère; le chirurgien considère la scène d'un air triste dont la signification est claire. Il n'est pas jusqu'au factionnaire qui, présentant les armes, au fond à droite, ne joue un rôle dans cette excellente composition.

Avec M. Edmond de Boislecomte, nous revenons à la jeunesse de Bonaparte. La petite toile de cet élève de M. J.-P. Laurens lui a été inspirée par un passage des Mémoires du comte Chaptal : « En arrivant à Nice, en 1793, Bonaparte expose à Turreau et à Volney le plan de la campagne d'Italie qu'il exécutera comme général en chef, trois ans plus tard. » La figure du petit officier d'artillerie est intéressante mais trop « traditionnelle »; ses deux auditeurs ont une attitude un

BOUTIGNY (E). — *Le maréchal Lannes à Essling*

LECOMTE-DU-NOUY (J.) *Le souper de Beauvais*

peu débraillée qui s'explique par le moment où la scène se déroule, « après déjeuner ». Par une fenêtre ouverte, on aperçoit un coin de masure ensoleillée qui « localise » bien le tableau. Peinture sage et d'une belle conscience.

C'est en juillet 1807, pendant la revue de *Tilsitt*, que M. Lionel Royer nous montre l'Empereur. Bien que de dimensions restreintes, le tableau est d'une large composition et d'un aspect grandiose. Les paroles historiques adressées par Napoléon au czar Alexandre Ier : « Sire, je vous demande la permission de donner la Légion d'honneur au plus brave de vos soldats, à celui qui s'est le plus vaillamment conduit dans cette guerre », en expliquent suffisamment le sujet. Le peintre a naturellement choisi le moment où Napoléon attache à la poitrine du brave soldat russe, le nommé Lazarewe, la croix en question. Il serre en même temps la main à l'empereur Alexandre, qui semble lui témoigner vivement sa reconnaissance. L'émotion qui se peint sur le visage de tous les généraux témoins de cette scène, la variété des uniformes français et russes, une recherche visible mais non exagérée de la vérité dans les détails, tout cela fait du tableau de M. Lionel Royer une toile digne d'un bon moment d'attention.

Ce n'est pas par l'émotion que M. Sergent, dans son tableau intitulé : *Gaiement*, essaie de retenir les visiteurs du Salon. Et pourtant, le sujet qu'il a choisi est essentiellement français et « chauvin ». Il nous fait apprécier la part prise par la musique militaire à la victoire d'Iéna.

Dans des *Mémoires*, moins connus que ceux de Marbot ou de Coignet, le capitaine Parquin fait allusion à cette scène entraînante : « Je vois encore les 17e et 16e léger, les 14e et 27e de ligne aborder les lignes ennemies au milieu de la fusillade et de la mitraille... les clarinettes qui dominaient dans la musique ne perdaient pas une note... »

Et M. Sergent nous montre les braves clarinettistes soufflant à perdre haleine dans leurs instruments et faisant d'énormes enjambées. Le mouvement est bon, l'ensemble est bien enlevé et M. Sergent fait preuve des plus précieuses qualités de dessinateur précis et sincère; mais, il faut bien l'avouer, il s'est trompé d'adverbe quand il a cherché

un titre pour son tableau, ce n'est pas *Gaiement* qu'il eût fallu le baptiser, c'est *Comiquement*, — ce qui n'est pas tout à fait la même chose. Certes, ce n'est pas sa faute, à cet excellent artiste, si les joueurs de clarinette gonflent leurs joues et prennent l'aspect de singes qui se bourrent de noix, mais cela n'empêche pas la course enfiévrée des intrépides musiciens d'avoir l'apparence d'une « charge » — en prenant le mot dans un sens qui n'a rien de militaire.

Un tableau militaire peut être gai et garder l'aspect héroïque à la fois. Voyez plutôt le délicieux *Épisode du siège de Lille en 1792* que M. Le Dru nous présente. L'anecdote qu'il met en scène est célèbre, c'est l'histoire d'Ovigneur, le capitaine d'une compagnie de canonniers bourgeois qui, commandant une des batteries de rempart, voit, au moment où il vérifie le pointage d'un coup difficile, arriver un de ses amis.

— Mon cher Ovigneur, dit le survenant, ta maison brûle et ta femme accouche.

— Ma femme est-elle dans ma maison?

— Non, mon ami.

— Eh bien, alors, je m'en fiche, je reste à mon poste, et je vais leur rendre feu pour feu.

Puis il commande : « Amorcez! »

Est-ce l'effet du dialogue, est-ce excès de conscience dans le travail des figures, mais dans cette toile vraiment excellente, les personnages ont un peu l'apparence d'acteurs jouant des rôles... Cela n'enlève rien au mérite du peintre, mais cela diminue l'aspect grandiose de la scène.

Ce défaut, M. Eugène Chaperon n'y a pas complètement échappé dans son tableau, *le Maréchal Masséna à la bataille de Wagram*, M. Chaperon, qui est un de nos meilleurs peintres militaires, s'est inspiré de ce passage des mémoires du général de Marbot : « Le maréchal Masséna fut assez grièvement blessé pour ne plus pouvoir se tenir en selle. Il fit alors preuve d'une grande force d'âme; car, malgré les vives souffrances qu'il éprouvait, il voulut conserver son

LE DRU (A.) — *Episode du siège de Lille, 1792*

Frédéric HUMBERT

commandement. Il fut convenu qu'il irait sur le champ de bataille dans sa calèche découverte, ayant auprès de lui son chirurgien, le Dr Brisset... Les ennemis, en apercevant au milieu de la bataille cette voiture attelée de quatre chevaux blancs, comprirent qu'elle ne pouvait être occupée que par un personnage fort important; ils dirigèrent donc sur elle une grêle de boulets. Le Maréchal et ceux qui l'entouraient coururent les plus grands dangers. »

Eh bien, M. Eugène Chaperon s'est un peu exagéré l'idée contenue dans la dernière phrase de cette citation, et il s'est inconsciemment laissé aller à donner au cocher et au jockey qui conduisent la calèche une placidité encore plus héroïque que celle de Masséna et de son chirurgien. Leur physionomie est d'une tranquillité, d'un calme qui leur donne trop d'importance. On se croirait à l'Ambigu ou à la

Porte-Saint-Martin où les figurants ont toujours l'air d'ignorer de quoi il est question autour d'eux... Cela n'empêche pas M. Chaperon d'avoir conçu et mené à bien une œuvre de haute valeur, mais cela prouve qu'il faut se méfier du théâtre et de ses mesquines mises en scène.

Ah! nous ne serions pas du même avis si, comme M. Bourgain l'a fait pour son tableau représentant la *Soumission des Mamelucks à Bonaparte* pendant la campagne d'Égypte en 1798, les peintres se donnaient la peine d'encadrer leurs sujets dans des « décors » pleins de détails vrais, d'archéologies cherchées et de minutieuses reproductions de « choses vues ». Tout en gardant son allure légendaire, le petit général Bonaparte, qui se campe fièrement sur ce perron antique, a l'air d'un homme et les brutes « de toutes couleurs » qui s'agenouillent devant lui sont franchement saisies d'admiration. Le palais est d'un orientalisme intéressant qui saisit l'œil et l'esprit. Si c'est là encore du théâtre c'est du moins du théâtre « bien fait », moderne, exact et digne d'attention.

Le *Waterloo* de M. Chartier est un tableau d'un genre bien bizarre : Il nous fait assister à un des épisodes les plus mouvementés de ce terrible combat. C'est le moment où la brigade anglaise Ponsonby chargeant les cuirassiers du général Travers est prise en flanc par le 5e chevau-légers, et culbutée. Cette toile est beaucoup regardée. L'étrangeté de l'uniforme du général français — qui a le torse enveloppé dans une cuirasse d'acier et la tête couverte d'un chapeau bicorne à plumes — est pour beaucoup dans ce succès de curiosité.

Vous rappelez-vous le minuscule Napoléon de *1807* de Meissonier? Eh bien! regardez le tout petit tableau de M. Perboyre, *Wagram,* vous le reconnaîtrez tout de suite. Seulement vous ne reconnaîtrez pas la minutieuse précision de dessin du vieux maître. Ce galop d'artillerie est curieux de mouvement et le tableau est d'une heureuse composition, mais c'est tout.

Plus « poussés », plus « cherchés », plus sincères sont les *Pupilles et les Grenadiers de la Garde impériale* que M. Marius Roy nous montre montant la garde au poste du palais de Saint-Cloud en 1812.

BOURGAIN (G) — *Soumission de Mamelucks à Bonaparte*

Ces petits bonshommes, à figures poupines, affublés d'horribles costumes à torsades et à galons verts, sont très joliment campés et constituent de bonnes études d'après nature.

Le public du dimanche et des jours de fêtes, ce bon et simple public qu'il faut regarder longtemps et patiemment défiler dans les galeries du Salon pour arriver à connaître sa pensée, a fixé son attention sur une toile qui, sans lui, serait restée certainement bien inaperçue. C'est la *Mort de Barry*, de M. Fauvel. Barry était, — c'est la longue légende inscrite sur le cadre qui nous l'apprend, — un bon chien dressé à sauver les voyageurs égarés dans les neiges. Un jour, un soldat de la Grande Armée était tombé épuisé de fatigue, en traversant les Alpes. Il allait geler quand le chien Barry vint le tirer par le pan de sa tunique. Le soldat se réveille; épouvanté par la vue inattendue de ce gros « toutou » à la gueule ouverte, il plonge son sabre dans la gorge du pauvre animal, et tue ainsi son sauveteur. C'est épouvantable d'enfantillage, cette petite histoire, mais le peintre a mis tant de naïf sentimentalisme dans la reproduction de cette scène attendrissante que nous ne serions nullement surpris de voir la *Mort de Barry* devenir tout aussi populaire que le *Convoi du pauvre* ou le *Dernier Ami*. Il y a encore de beaux jours pour les chanteurs de romances; le « Fleuve du Tage » n'est point encore tari et le « Beau Dunois » est déjà ressuscité.

Il faut mettre un terme à cette longue énumération des tableaux inspirés plus ou moins directement par la légende napoléonienne. Nous voici devant une petite toile qui va nous rappeler la cause du retour offensif de cette époque plus brillante au point de vue militaire qu'au point de vue artistique. M. Georges Cain nous montre *M. Victorien Sardou dirigeant une des répétitions générales de « Madame Sans-Gêne »*, sur la scène du théâtre du Vaudeville.

Et cette petite toile spirituelle, sans prétention, mais d'aspect chatoyant, nous fait assister à la « cuisine » du plus grand succès théâtral de la saison dernière. Si le premier Empire est « à la mode », c'est parce que le plus habile de nos auteurs dramatiques s'est amusé

à mettre en scène avec un art personnel inouï, avec des soins méticuleux presque dans les plus petits détails, un épisode de cette curieuse époque.

M. Cain a, dans ce tableautin, fait ressortir la finesse de la physionomie de M. Sardou; il l'a entouré de tous les accessoires que sa savante érudition avait exigés pour sa pièce; les acteurs et les actrices qui écoutent le maître sont revêtus de leurs somptueux et véridiques costumes...

Or, messieurs les peintres sont parfois (que celui qui n'a jamais péché leur jette la première pierre) assez soucieux de leurs intérêts matériels pour suivre la « mode », espérant ainsi trouver plus facilement des acquéreurs pour leurs tableaux. Le succès de *Madame Sans-Gêne* au Vaudeville leur a semblé indiquer de la part du public un regain de goût pour le temps de l'Empire. Ils se sont attelés à produire des tableaux flattant ce goût...

Les portraits que M. Cain a placés dans sa petite toile sont ingénieusement groupés, mais il serait bien imprudent de garantir leur ressemblance : la physionomie seule de M. Sardou est assez exactement saisie. Quant à Mlle Réjane, à M. Émile Moreau, à M. Porel et à M. Albert Carré, ce sont des silhouettes quelconques dans lesquelles on ne peut guère les reconnaître que par de fines indications de costumes ou d'attitudes. La postérité est priée de ne pas s'imaginer que M. Porel était ce gros bonhomme à visage bouffi, que Mlle Réjane avait cette tête de poupée placide, que M. Moreau avait l'air d'un simple souffleur et que M. Albert Carré gardait, aux répétitions de *Madame Sans-Gêne*, l'apparence d'un sergent de ville en bourgeois...

Du reste, ce n'est point une mauvaise querelle que nous cherchons ici à M. Georges Cain. Il n'a pas voulu peindre une galerie de portraits; c'est un tableau de genre qu'il nous offre et nous devons le prendre tel qu'il est et tel qu'il a voulu nous l'offrir...

Combien plus coupable s'est montré M. Louis Béroud dans son triptyque intitulé : *Le Foyer des artistes à la Comédie-Française!* Où le désir de figurer dans le musée célèbre des coulisses de la Maison de

CAIN (G.) _ *Victorien Sardou dirigeant une des répétitions générales de "Madame Sans gêne"*

HAQUETTE (G.). *Pris par un orage, le dernier rentré*

Mlle Eleanor GREATOREX

Molière peut-il conduire un artiste consciencieux dont les envois précédents nous donnaient tant d'espérances? Les pauvres sociétaires du Théâtre-Français sont tous plus ou moins défigurés dans cette collection de caricatures et M. Jules Claretie ne s'est jamais vu si drôlement représenté. Notez que l'amour du public pour ses chers comédiens est si grand que la foule ne cesse, devant cette toile, de s'amasser plus compacte, plus animée que devant des œuvres bien plus importantes qui lui sont voisines.

Pourtant, il est juste de reconnaître que les tableaux militaires continuent à attirer l'attention, même quand ils sont modernes et ne cherchent dans aucune légende ancienne un intérêt plus ou moins problématique.

La grande toile de M. Grolleron, par exemple, *le Sergent Tanviray,*

est l'objet des commentaires les plus émus. C'est la très simple et très grandiose représentation d'un épisode peu connu de la guerre franco-allemande de 1870, que le général Ambert a ainsi raconté d'après les renseignements que lui a fournis le capitaine de Maricourt :

« Lorsque après une retraite désastreuse, le 75e mobiles de Loir-et-Cher fut rentré à Joigny, Louis Tanviray demanda :

— Où est le drapeau ?

— Héron est tué, répondit une voix.

— Le drapeau de Vendôme ne restera pas aux mains des Prussiens! s'écria Tanviray.

Et, seul, il repartit dans la plaine, sillonnée d'ennemis et labourée par les balles allemandes et françaises. Le sergent suivit la trace des morts, la voie glorieuse, et trouva enfin le pauvre Héron couché sur le petit fanion qu'il pressait sur sa poitrine. Tanviray serra la main du mort et, relevant le drapeau, le rapporta au milieu d'une grêle de balles dirigées contre lui. »

M. Grolleron a rendu avec un rare sentiment du vrai l'esprit héroïque de cette scène. De grandeur naturelle, son soldat se penche sur le corps de son camarade et lui prend d'un geste rapide, non le « petit fanion » dont parle le général Ambert, mais un ample drapeau dont le pauvre Héron est enveloppé. Au point de vue technique, il faut rendre justice aux qualités de peintre dont l'artiste a fait preuve : les terrains particulièrement sont traités de main de maître.

L'immense toile de M. Rouffet, *la Charge des cuirassiers à Rezonville,* est infiniment plus théâtrale, mais produit moins d'effet que cette simple scène si bien conçue et si énergiquement peinte.

Et combien plus poétiques, plus poignants sont encore les *Réfractaires,* de M. Julien Le Blant. Fidèle à sa « spécialité », ce sont des Bretons que nous montre encore le peintre des guerres vendéennes. Mais combien son paysage est vrai et comme l'attitude de ses « réquisitionnaires » est exacte. Ce petit tableau vous produit le même effet que la lecture de ce merveilleux chapitre premier des *Chouans*, où Honoré de Balzac s'est montré le premier et le plus génial des paysagistes.

MUNKACSY (M. de). — *Récit*

Geets (W) — *Les trouble-fêtes*

Bien original aussi, le tableau de M. George-William Joy, *le Tambour du roi*. C'est un souvenir du soulèvement de l'Irlande en 1798 qui, par un singulier rapprochement, rappelle l'histoire du petit Barra qu'a immortalisé un des couplets de la *Marseillaise*. M. Joy a accompagné sa toile d'une petite notice qui nous raconte l'histoire de ce petit héros : Un jeune tambour du régiment d'Antrim, nommé H..., fait prisonnier à la bataille de Gorée, ayant reçu des rebelles l'ordre de battre son tambour à la tête de leur régiment, en creva la peau en s'écriant : « Jamais le tambour du roi ne battra pour les rebelles. »

L'excellente et originale facture de ce tableau, sa coloration étrange et sincère, l'attitude du petit bonhomme, tout cela est fort curieux et mérite de nous arrêter un bon moment.

Avec M. Jules Girardet, nous voici revenu en France, à l'époque de la guerre. Son *Attaque du Moulin* n'a aucun rapport avec la nouvelle célèbre de M. Émile Zola, pas plus qu'avec le drame lyrique de M. Alfred Bruneau. Le Moulin de M. Girardet n'est, du reste, un moulin que parce qu'on nous le dit. C'est une maison quelconque, occupée par les Allemands et dont un zouave et un chasseur à pied font sauter la porte à coups de crosse de fusil. Le mouvement est bon et juste; la scène est bien composée et d'un dessin précis : voilà de quoi justifier le succès de cette intéressante toile.

Par une coïncidence assez bizarre, M. Alphonse David nous montre, à son tour, une *Attaque de village en Picardie,* où les Français délogent les Allemands des maisons dont ils se sont emparés. Sobre et mouvementé, c'est un tableau qui a obtenu un vrai succès auprès du public.

En temps de paix les peintres militaires ne peuvent trouver de sujets un peu émouvants que les jours de grandes revues. M. Petit-Gérard s'est, — en attendant les guerres futures, — résigné à nous présenter deux épisodes intéressants des manœuvres auxquelles se livrent chaque année notre cavalerie et notre artillerie. *En bataille!* et *la Charge de la fin de la revue* sont des études sérieuses et mouvementées devant lesquelles on s'arrête avec un grand plaisir. M. Petit-Gérard

connaît à fond l'anatomie et l'allure du cheval. Il sait « voir » et « faire voir ». Et c'est avec un tact parfait, une exquise perception des plus petits détails, qu'il a su, à la fois, rendre un compte exact des terreurs éprouvées à la vue des formidables mouvements des masses guerrières et du calme confiant que doivent inspirer aux simples spectateurs ces belles études militaires préparatoires, ces « répétitions générales » qui ne causent la mort de personne.

Est-ce un tableau militaire ou une simple toile de genre, cet *Inventaire* auquel M. Alexandre Bloch nous fait si spirituellement prendre part? Jugez-en. La scène représente un coin de bois, où se sont arrêtés quelques francs-tireurs. Nous sommes en 1870, au commencement de l'hiver; l'officier, assis, tient un registre et inscrit les objets que lui désignent ses hommes. L'un tient en l'air une statuette en bronze représentant le classique « petit caporal » à la redingote grise; l'autre remue des livres. Çà et là, pêle-mêle, on voit une guitare, une bassinoire, une lampe, des chaises de style démodé, des pendules... C'est, à coup sûr, d'un déménagement qu'il s'agit! Eh bien, non, c'est d'un épisode de la guerre de 1870! Voici ce que notre regretté confrère Édouard Fournier a raconté dans son beau livre, *les Prussiens chez nous* : « A Vernon, un fourgon avait été compris dans le coup de filet de nos francs-tireurs. Il s'y trouvait une variété inouïe de toutes sortes de choses, grosses ou menues. C'était une vraie foire en partance pour l'Allemagne! »

D'une jolie couleur, d'un « tour » fort amusant, cette petite scène constitue un très véridique tableau de la façon « pratique » dont nos ennemis avaient compris la guerre lorsqu'ils ont envahi notre pays il y a vingt-quatre ans...

Plus sérieuse, mais bien claire et de compréhension facile, ce qui n'est pas toujours la qualité dominante pour les profanes quand il s'agit d'une bataille, est la belle toile de M. Beauquesne, *la Défense de Bapaume*. C'est la « retraite d'une batterie couverte par le 7e hussards ». Le galop emporté des cavaliers qui font face à l'ennemi qu'on ne voit pas et qui protègent les canons entraînés rapidement à la droite

BEAUQUESNE (W.C.) — *Les mois noirs.*

GARIN R. — *Le jardin de la demoiselle — panneau décoratif*

Felix de VUILLEFROY

du tableau est saisissant de réalité. On est ému comme au théâtre et on voudrait prendre part à cette action si nettement indiquée. La belle facture du tableau est certainement pour beaucoup dans cette impression, mais la composition y est encore pour bien davantage... C'est une des bonnes toiles militaires du Salon, et d'une modernité empoignante...

Un Secours, de M. Berne-Bellecour est une scène plus moderne encore et d'une philosophie attendrissante : Un cavalier français rencontre au détour d'une route un soldat allemand qui, épuisé de fatigue, s'est assis au bord d'un fossé. Et le brave garçon donne sa gourde au Prussien, se privant ainsi lui-même du breuvage réconfortant qui lui sera peut-être nécessaire tout à l'heure... Finement dessiné et joliment

peint, ce sentimental épisode, symbolisant si finement « l'esprit français », est tout simplement délicieux...

En bel ordre et d'aplomb sur leurs étriers, les cuirassiers de M. José Cusachs ont tout à fait bon air, mais il est permis de les trouver un peu bien « sages », et leur physionomie est vraiment trop placide pour faire comprendre le cri qui sert de titre à cette bonne toile : « *Vive la France!* »

Les *Dragons à Gravelotte* de M. Brisset sont plus fougueux. Ce combat dans une houblonnière, dont les verts panaches forment un si curieux contraste avec les uniformes français et allemands, est d'une saisissante vérité d'aspect. C'est un tableau d'une louable et rare originalité.

Pas banale non plus, la grande toile de Mme Aline Billet-Guérin, *Envoi d'un ordre!* Ce groupe, composé d'un colonel et de deux jeunes officiers de cavalerie, est intéressant, et les chevaux sont superbes. Le paysage, un « sous-bois » très sincère, est bien aéré et d'un beau dessin. C'est là une excellente étude et, croyons-nous, de bons portraits...

Ce doivent être encore des portraits que M. Armand-Dumaresq a peints dans sa jolie et très spirituelle scène de genre, la *Lecture de l'Annuaire de la Cavalerie*. Ces officiers, qui se livrent au plus doux des « passe-temps de la vie de garnison », sont si vivants qu'il nous semble bien les reconnaître.

En tous cas, dans son autre envoi, M. Armand-Dumaresq s'est montré, comme portraitiste militaire, à la hauteur de sa réputation : son *Général Février* est parfait et la physionomie populaire du Grand Chancelier de la Légion d'honneur est tout à fait prise sur le vif.

III

C'est encore une bataille que représente la grande et superbe toile de M. Édouard Detaille, une bataille dont les péripéties sont effroyables, et dans laquelle se déploie le plus noble courage. Le beau nom de *Victimes du Devoir,* qui sert de titre à ce tableau, est le titre

CHARDERON (Mlle F.). — *En pénitence*

WILLEMS (F.) *L'aveu*

glorieux des combattants « morts au feu » et les sapeurs-pompiers sont les héros de cette émouvante page de l'histoire parisienne.

M. Édouard Detaille a merveilleusement saisi l'aspect sinistre, vivant et mouvementé d'un grand incendie à Paris. Ce carrefour, dont les maisons à quatre et cinq étages sont remplies de locataires; cette foule de pompiers travaillant à éteindre les flammes dont la lueur rouge éclaire la scène; les sergents de ville portant sur des brancards les malheureux soldats qui ont sacrifié leur vie pour sauver leurs semblables, et ces portraits, frappants de ressemblance, du préfet de la Seine, du préfet de Police, du chef de la Sûreté... tout cela fait de cette œuvre remarquable un véritable souvenir historique...

Les superbes dons de dessinateur précis et sévère, de coloriste sincère, et même de « panoramiste » que possède M. Édouard Detaille ne se sont jamais donné plus librement carrière. En dépit du cadre, malgré la composition très arrêtée de la scène, les *Victimes du Devoir* constituent un véritable diorama où l'illusion, le « trompe-l'œil » sont extraordinaires. C'est une étonnante et splendide page d'un journal illustré, peinte par un grand artiste. Meissonier l'aurait pu signer... mais Philippoteaux ne la renierait pas...

Avec cette toile immense, nous entrons dans la série des grandes peintures décoratives, en tête desquelles il convient de citer le Plafond que M. Léon Bonnat a exécuté pour orner la salle des Fêtes de l'Hôtel de Ville de Paris.

D'une maîtrise absolue, d'un accent plein d'autorité, ce plafond, très violent de coloris, est une vigoureuse riposte de M. Bonnat aux sectaires de la nouvelle école qui déclare que l'affadissement des tons, les grisailles anémiques, les effets mats des fresques décolorées peuvent seuls s'harmoniser avec les architectures de nos palais.

Le *Triomphe de l'Art* de Bonnat sera, avec les peintures de Paul Baudry à l'Opéra, le plus beau spécimen de ce que peut produire aujourd'hui l'art de la peinture dans la décoration moderne.

Le sujet symbolique — ou plutôt allégorique — en est très simple et très clair : « L'Art, personnifié par Apollon et monté sur Pégase,

s'élance vers le ciel en brandissant un flambeau étincelant, pendant qu'à ses pieds, roulent, dans l'abîme de l'Oubli, l'Ignorance et la Barbarie. »

De son aveu même, M. Bonnat s'est inspiré des beaux vers de Victor Hugo :

C'était le grand cheval de gloire,
Né de la mer comme Astarté,
A qui l'Aurore donne à boire
Dans les urnes de la Clarté.

. . . . . .

Tout génie, élevant sa coupe,
Dressant sa torche au fond des cieux,
Superbe, a passé sur la croupe
De ce monstre mystérieux[1]. .

Et c'est peut-être pour que sa toile rappelât l'ode immortelle qui en a fourni le sujet que M. Bonnat donne pour guide, au génie de l'Art, cette belle figure de la Poésie tenant une lyre et s'envolant vers la lumière...

C'est également un plafond qu'a exposé M. Quinsac, un plafond de plus grande dimension encore et d'un très bel aspect.

Destiné évidemment à orner une salle de bibliothèque, ce superbe morceau de peinture décorative est consacré à l'*Apothéose de Gutenberg*.

Le vénérable inventeur de l'imprimerie est représenté assis sur un fauteuil, presque un trône, placé au-dessus d'un perron d'une dizaine de marches. Il a les genoux enveloppés dans une riche draperie et tient à la main un manuscrit roulé. A côté de lui, supérieurement dessinée, une vieille presse à bras; à ses pieds, sur l'escalier recouvert d'un tapis somptueux, des enfants jouent en feuilletant de gros livres; dans le ciel, planant au-dessus du sublime inventeur, se tient une Gloire qui lui tend une couronne d'or. Au loin, la Renommée s'envole s'apprêtant à sonner de sa symbolique trompette, et les Muses sont occupées à inscrire le nom immortel de Gutenberg sur des tablettes

BONNAT (L.) — *Triomphe de l'Art*

QUINSAC (P.) — *Apothéose de Gutenberg.*

Henri BISBING

de marbre. Enfin, au sommet du tableau, le Génie de la poésie, entouré de rayons, domine toute la scène.

Très décoratif, dans le sens le meilleur et le plus sain du mot, très harmonieux dans ses grandes lignes et dans tous ses détails, d'un coloris frais, léger et franc, très hardi et juste de perspective, le plafond de M. Quinsac est une des plus belles œuvres du Salon.

La *Couronne de Toulouse*, de M. Debat-Ponsan, qui lui sert, pour ainsi dire, de « pendant », est digne de ce voisinage. Destiné à la grande salle de l'Hôtel de Ville du chef-lieu de la Haute-Garonne, ce plafond est conçu dans un excellent esprit décoratif. L' « Athènes de la France méridionale » est personnifiée par une jeune femme brune, caractérisant bien la beauté des Toulousaines : elle est entourée de six figures allégoriques représentant la Poésie, la Musique, la Sculpture,

la Peinture, le Chant, le Théâtre. Les couleurs des draperies paraissent un peu crues et semblent se heurter, mais il ne faut pas oublier que l'œuvre de M. Debat-Ponsan, quand elle occupera sa place définitive, sera soumise à la grande lumière du Midi, qui se chargera d'adoucir, de modérer, d'harmoniser ces colorations très artistement groupées.

Il en sera de même pour la *Cérès* de M. Pinta, qui doit servir de plafond à un des salons de la demeure de M. J. Moricelly, à Marseille. Composé avec un rare sentiment des ordonnances des maîtres italiens, dessiné avec une grande sûreté de savoir, d'un ton général très séduisant, ce plafond fait grand honneur à M. Pinta, qui ne se contente plus, à ce qu'il paraît, du réel talent de paysagiste que son maître Cabanel lui prédisait jadis.

Mais la peinture décorative n'est pas représentée seulement par des plafonds au Salon de cette année.

C'est à ce genre particulièrement intéressant qu'appartiennent aussi les grandes toiles qui figurent, nombreuses et très appréciées, dans les salles du Palais des Champs-Élysées.

N'est-elle point d'une belle conception décorative, dans ses tons volontairement effacés et presque en camaïeu, l'immense toile de M. Chartran, *Saint François d'Assise chantant au labour?* La douceur de la lumière, l'allure nonchalante des énormes bœufs qui tirent le tronc d'arbre qui sert de charrue, la buée matinale qui s'élève de tous côtés, tout cela « chante » avec le moine inspiré qui, les yeux fixes, semble transfiguré. C'est un hymne à la nature autant qu'un hymne au Créateur qui sort de ce tableau plein d'harmonie et de calme.

Les précieuses qualités de portraitiste que possède M. Chartran se montrent une fois de plus dans l'excellent portrait de *M. Carnot* qu'il expose dans la même salle. Le Président de la République, dont les traits ont tant de fois été reproduits depuis sept ans, nous apparaît sous un aspect intime, assis à sa table de travail et feuilletant d'un air distrait un gros livre. Le sourire à peine indiqué dans le regard, l'inclinaison de la tête, tout est très finement, très profondément ob-

GORGUET (A.F.). — *Le jardin des Hesperides*

LAMY (P. F.) *Souvenirs*

servé. M. Chartran a bien étudié et bien « su » étudier son modèle.

C'est de Rome que M. Paul Gervais date sa grande composition *le Jugement de Pâris;* le paysage un peu artificiel qui sert de fond au tableau est, du reste, bien facile à reconnaître; c'est bien un jardin de Tivoli avec ses charmilles, ses allées pavées de mosaïque et les fameuses cascades. La scène est de noble allure et les trois figures de femmes qui personnifient l'altière Junon, la sage Minerve et la blonde Vénus sont d'une impeccable académie. De beaux effets de lumière, avec une recherche très heureuse de décomposition des ombres ont valu à M. Gervais un gros succès auprès des véritables connaisseurs.

Le *Jardin des Hespérides* de M. François Gorguet n'a de mythologique que son titre : au fond d'une vallée toute verdoyante, toute plantée d'arbres aux tons variés, de belles jeunes filles en costumes très modernes, se livrent à la cueillette des pommes. L'atmosphère circule « visiblement » autour de toutes ces jolies personnes dont la douce physionomie et la pâleur mélancolique sont en accord avec la couleur générale du tableau. Il n'est pas jusqu'à leurs toilettes mêmes qui, de nuances grises, roses fanées ou vert passé, ne complètent cette harmonieuse et poétique symphonie automnale.

En face de cette curieuse toile, le public s'empresse devant un très beau paysage parisien de M. A. Guillemet, le *Pont Marie*. La merveilleuse précision du dessin, la spirituelle et lumineuse couleur, l'absolue vérité locale de ce délicieux tableau en font une des plus séduisantes œuvres du célèbre paysagiste qui, du reste, a en même temps envoyé au Salon une petite *marine* où se révèle l'autre face non moins estimable de son grand talent.

Mais, puisque le hasard nous amène à parler de paysages, arrêtons-nous un peu devant les deux admirables toiles du maître Harpignies, *Soirée d'automne* et *la Vallée Égérie*. La première nous fait assister à un magnifique coucher de soleil : un groupe de grands arbres éclairés en « blond » et dominant un terrain très mouvementé et d'un rendu superbe. La seconde est comme un « souvenir d'Italie » qui nous prouve une fois de plus que les paysages noirs, lourds et tristes rap-

portés autrefois des campagnes d'outre-monts n'étaient pas le résultat nécessaire et fatal de l'étude de la nature dans ce beau pays. Il y fait clair et gai, sous ce ciel tant vanté, et la preuve, c'est que cette *Vallée Égérie* n'a rien de brutal ni de morose, au contraire...

IV

Ils sont nombreux, les visiteurs qui « décernaient » la médaille d'honneur de cette année au tableau de M. Henri Pille, *Puritains et Cavaliers*. L'idée du tableau est intéressante : ce groupe des trois sévères protestants, dont les rudes physionomies, peintes de grandeur naturelle, forment un si solide premier plan ; le trio des cavaliers assis plus loin autour d'une table où des pots de grès, d'un rendu exquis, attirent l'attention ; la délicatesse des détails architecturaux de la maison devant laquelle se déroule la scène, tout cela est beau, très beau, digne d'un maître. La toile de M. Pille est une de celles qui « se tiendraient » le mieux dans un grand musée à côté des plus illustres Flamands.

M. Georges Clairin a exposé cette année deux toiles de grande dimension où se retrouve toute la fougue romantique et un peu tourmentée qui caractérise le talent de celui que nous avions pris l'habitude de regarder comme le plus proche héritier d'Henry Regnault.

La *Dernière Messe* nous fait assister à l'envahissement et au pillage d'une cathédrale espagnole par les Maures. L'autre tableau, plus lumineux et presque aussi dramatique, représente *Fantasia au Maroc :* des tourbillons de poussière, des chevaux se cabrant, se mêlant, des cavaliers noirs revêtus de manteaux éclatants et multicolores, une véritable orgie de couleurs vives et de coups de lumière.

Les *Matines,* de M. Émile Renard, sont d'un aspect fort original et l'artiste y fait preuve des plus rares qualités de coloriste. Les murs gris de ce cloître, cet escalier de pierre en « colimaçon », cette théorie de religieuses noires, tout cela, malgré la monotonie qui semble devoir en résulter, est vibrant, fouillé, curieux. Les reflets des lumières

PILLE (H.) *Puritains et cavaliers*

LAUGÉE (D.). — *Fin d'une journée*

François FLAMENG

artificielles dus aux lanternes des sœurs, se mêlent habilement aux lueurs du jour naissant. C'est d'un effet saisissant et d'une virtuosité très délicate.

C'est également par les effets de lumière que se distingue le très beau tableau de M. Marius Perret, les *Tirailleurs sénégalais de la colonne Dodds en arrière-garde*. Le sable blond et irisé du désert, les reflets très justes du soleil sur ce terrain doré ; le pâlissement des uniformes sous l'implacable ciel africain, tout cela est d'une impression excellente.

Inspiré par la légende de saint Dominique, M. de Richemont nous montre les *Moines servis par des Anges*. Le caractère mystique du sujet a autorisé le peintre à laisser son tableau dans des tons effacés, harmonieusement gris et très doux. Les moines, dont la physionomie

est plutôt admirative qu'étonnée, sont d'un dessin ferme et juste; la lumière est bien distribuée et l'ange aux cheveux dorés qui porte les pains sur un plat couvert de linge est d'une rare beauté. C'est un des bons tableaux du Salon.

Moins mystique comme sujet, bien qu'il s'agisse d'un épisode de la vie d'une sainte, la grande toile de M. Henri Motte, intitulée : *la Légende de sainte Geneviève, patronne de Paris,* est conçue, ordonnée, peinte avec une visible préoccupation d'imiter la manière de M. Puvis de Chavannes.

M. Motte a déployé dans cette composition moins d'originalité mais un meilleur goût que dans la *Revue des Phoques,* petit tableau bien peint, amusant, mais un peu trop « bizarre » que lui a inspiré le vieil Homère qui, dans l'*Odyssée,* nous a raconté comment Minerve avait « caché sous des peaux de phoques les compagnons de Ménélas, afin d'attendre le moment de se saisir de Protée quand il compterait ses phoques »...

La composition religieuse de M. Monchablon, *Venite ad me omnes,* n'est pas terminée, le peintre nous en avertit. C'est une immense « icône » destinée à l'ornementation d'un sanctuaire. Cette évocation primitive est remplie de détails intéressants et l'ensemble est franchement, presque exclusivement décoratif.

Dans la salle voisine, on remarque un paysage traité avec une rare et délicate justesse de ton, les *Blés en fleurs*, de M. Quignon. L'air circule à merveille à travers ces tiges non encore mûres qu'un sentier traverse et que le vent semble « moirer » de la plus heureuse façon.

Les paysages de M. Nozal, la *Fin de journée à Beuzeval-Houlgate* et le *Bord du Drochon* sont d'une jolie impression, et ceux de M. Pointelin, toujours nuageux et sombre, sont d'une poignante mélancolie.

C'est une simple « carte de visite » que M. Tony Robert-Fleury a déposée au Salon de cette année; mais, pour être toute petite, la figure de jeune fille qu'il a intitulée *Douce rêverie* n'en est pas moins une bien jolie chose, finement dessinée et bien spirituelle.

Le regretté Renouf, que la mort vient de surprendre il y a quelques

SEIGNAC (P.). — *Coquetterie*.

WERTHEIMER (G.) — *Le Grand-Prix à Longchamps*

semaines, avait exposé une bonne marine, *Orage en mer,* et un superbe portrait du *R. P. B...*, une tête de prêtre merveilleuse d'intelligence et de vigueur.

L'*Abside de l'église Saint-Germain-des-Prés, vue des jardins de l'Abbaye,* de M. Paul Schmitt, est un curieux paysage parisien, bien construit et bien éclairé.

Dans la salle du Roybet et des *Matines* de M. Renard, il serait injuste de ne pas remarquer les deux remarquables têtes d'étude de Mlle Julia Romani, la brillante élève de l'auteur de la *Main chaude.* Dans sa *Pensierosa* aussi bien que dans son *Infante,* la jeune artiste est parvenue à rappeler la vigoureuse manière de son maître en y mêlant un peu du « flou » si profond et si lumineux de M. Henner. Ce sont là deux toiles qui ne manqueront pas de tenter les amateurs.

Nous devons signaler aussi les deux paysages de M. Riou, les *Bords de la Méditerranée à Saint-Raphaël,* et la *Chasse au bois en hiver,* deux excellentes études qui méritent le succès qu'elles obtiennent.

Nous voici revenus devant une grande toile décorative, un immense panneau de M. Léon Comerre destiné à la préfecture de Lyon et intitulé *le Rhône et la Saône.* L'ensemble est de belle allure et le coloris général du tableau est riche et chatoyant.

Il est d'un symbolisme un peu plus raffiné, le *Torrent* de M. Fernand Le Quesne dont les terrifiantes dimensions imposent au spectateur un respect mêlé de quelque inquiétude. Cet amoncellement, cette « dégringolade » de chairs blanches et roses est d'un aspect singulier. On voit que le jeune artiste, qui a voué son très notable talent à l'étude à peu près exclusive du nu féminin, s'en est donné à cœur joie. C'est le torrent de la volupté que ce torrent-là. Dans cette collection appétissante de naïades blondes et brunes, il y a bien quelques erreurs de dessin, quelques fautes d'anatomie, mais il se trouve aussi d'excellentes et pures académies. Et puis la lumière est bien distribuée, la tonalité de ces savoureuses visions est vibrante et chaude ; enfin, dans cette composition plus qu'originale, M. Le Quesne a évité l'écueil de la confusion : compliquée comme un scenario de feu Hennequin, cette toile reste

claire et l'œil ne s'y embrouille point. Voilà, comme vous pouvez en juger, bien des qualités capables de compenser quelques petits défauts.

Passons devant l'*Angelus en mer*, de M. Duthoit dont la belle tonalité est pourtant à signaler; ne jetons qu'un coup d'œil sur le trop grand *Décembre* de M. Louis Drouet qui, sans nuire à l'effet de son tableau, eût pu faire l'économie d'un bon morceau de toile, et reposons-nous un peu devant la très amusante scène populaire de M. Chocarne-Moreau, *Abus de confiance*.

La malicieuse et cordiale physionomie du petit pâtissier qui offre au petit marchand de statuettes les écrevisses du vol-au-vent qu'il est chargé de « porter en ville » est une merveille d'expression. La bonhomie gourmande du jeune « receleur », l'envieux regard de la spectatrice muette de ce drame, tout cela est exquis, gai sans être caricatural, comique sans être grossier, essentiellement parisien en un mot...

Les *Valkyries* de M. Bussière sont d'une composition un peu bizarre : l'idée de faire chevaucher les filles du dieu Wotan à travers les branches d'une épaisse forêt, la suppression du traditionnel coursier de Brünnhild dans la scène admirable où elle vient annoncer à Siegmund son très prochain trépas sont deux inutiles et quasi sacrilèges inexactitudes. Mais tout l'intérêt se porte sur le groupe de Siegmund et de Sieglinde, et ce groupe est remarquablement peint.

L'attitude du héros wagnérien que l'on n'aperçoit que de profil perdu, le superbe dessin de ses muscles, la délicieuse tête de la coupable épouse de Hounding, tout cela suffit bien pour faire du tableau de M. Bussière une œuvre de haute et sérieuse valeur.

Il y a de bien belles qualités aussi dans les deux grandes toiles de M. Tattegrain, d'un aspect si moderne et d'une facture si serrée. Le *Débarquement des Verrotiers dans la baie d'Authie* est très curieusement étudié. Le paysage est d'un aspect bien spécial aux côtes de la Picardie. Les glaçons transparents se dissolvent dans la tiédeur des eaux pendant qu'au loin on aperçoit, dorée par la lumière vive d'un beau ciel d'hiver, la neige qui couvre les dunes. La mer, à peine agitée, clapote et confond ses diaphanes colorations avec celle du rivage. Les

CHOCARNE-MOREAU (P. C.) — *Abus de confiance.*

Le Quesne (F.) — *Le Torrent*

Charles THÉRIAT

visages des pêcheurs qui remplissent le bateau ont bien le teint vif que donnent à ces braves gens les vents glacés du large... C'est un bon tableau.

La très heureuse et originale disposition du sujet de l'autre toile de M. Tattegrain, les *Quêteuses de l'Asile des vieux matelots, à Berck-sur-Mer*, ajoute un attrait à ses très rares qualités de facture : la tête narquoise et bonhomme du pêcheur, qui paie avec bonhomie aux bonnes sœurs la « dîme de la charité » et laisse tomber dans leurs mains un modeste poisson, est tout un poème philosophique. L'air circule bien autour de cette scène et la mer est d'une coloration à la fois calme et sincère qui donne au tableau un séduisant et très bel aspect.

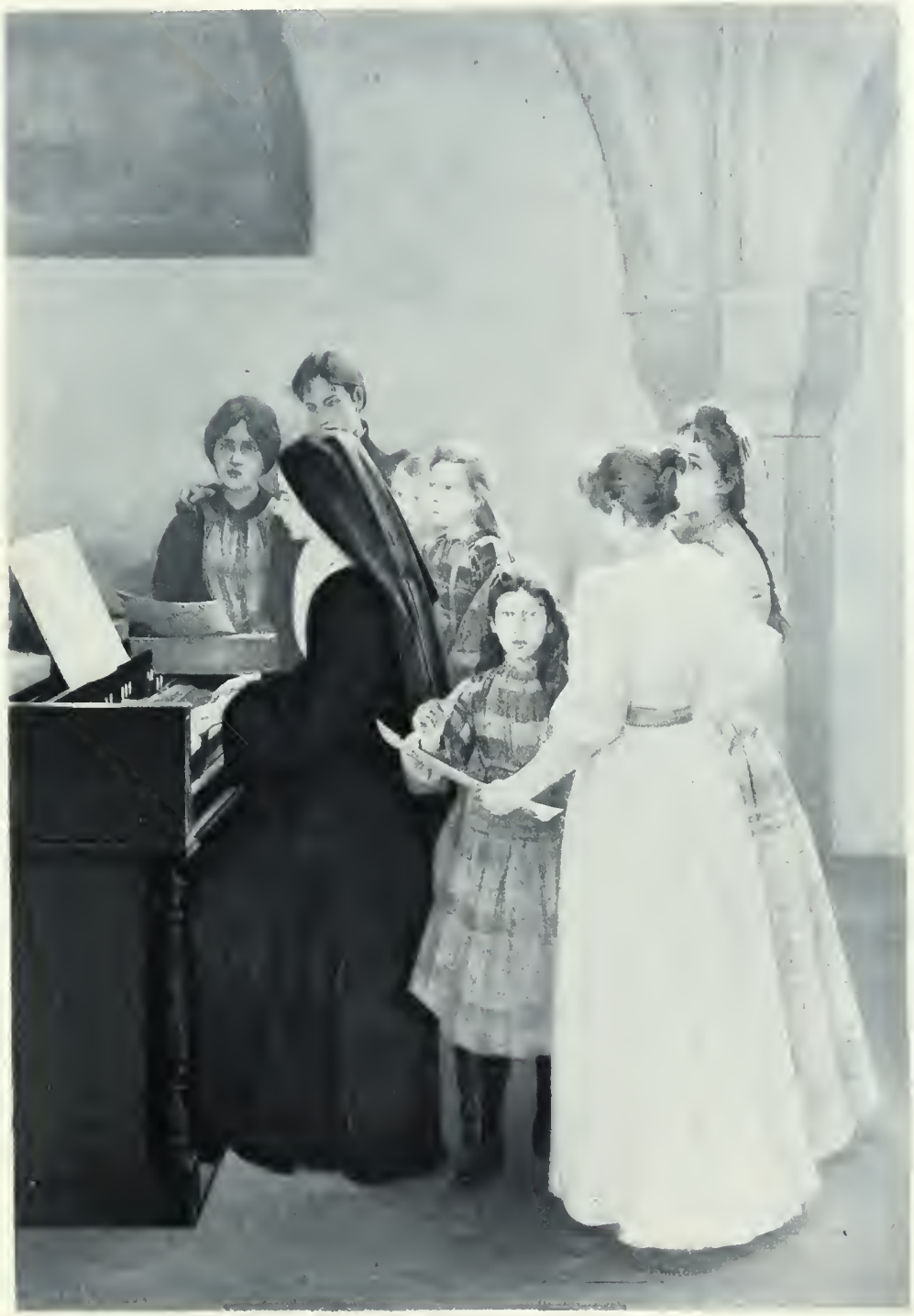
D'un tout autre genre, le tableau de M. Szymanowski, *la Prière*, attire l'attention de tous les visiteurs du Salon. C'est une immense

toile, à trois compartiments, dont le fond très noir laisse à peine entrevoir la vague architecture d'une église très sombre; un rayon de soleil, une sorte de « traînée lumineuse », traverse de droite à gauche toute la toile et éclaire une rangée d'hommes et de femmes à genoux, ébauchés à peine, et leur donne un relief extraordinaire. C'est une impression et ce n'est qu'une impression, mais il y a là une très intéressante tentative et, ce qui est plus important, un curieux résultat.

Plus calme d'aspect, et pourtant digne d'être regardé avec soin, le tableau de M. Surand, la *Mort de l'Ermite,* a obtenu un grand succès auprès des connaisseurs. Le sujet de cette scène est tiré de ce passage de la *Vie des Saints :* « Saint Antoine, sur l'ordre de Dieu, se rendit dans le désert auprès de saint Paul l'Ermite, alors âgé de 113 ans; celui-ci, sentant qu'il mourrait avant peu de jours, demanda à saint Antoine d'aller chercher le manteau de saint Athanase, dans lequel il avait le désir que son cadavre fût enveloppé. Quand saint Antoine revint, il trouva saint Paul inanimé et voulut ensevelir le corps de l'ermite, mais il n'avait point de quoi bêcher la terre; le Seigneur, qu'il invoqua, envoya deux lions qui grattèrent le sol avec leurs ongles et firent une fosse. »

M. Surand a « saisi » pour son tableau le moment où les lions ont terminé leur funèbre tâche et se reposent tranquillement pendant que saint Antoine s'apprête à envelopper le corps de l'ermite. Le cadavre de celui-ci est peint avec une réelle maîtrise et constitue une superbe étude de nu. Le saint Antoine est éclairé à merveille et les lions sont d'une indéniable majesté.

Plus loin, une vue panoramique des *Toits de Paris,* de M. Louis Brémond, nous rappelle un chapitre célèbre du roman de M. Émile Zola, la *Page d'Amour,* pendant que la très inutilement énorme *Vue de la rade de Toulon à l'arrivée de l'amiral Avellan* ne nous rappelle rien du tout. Combien, dans leurs modestes proportions, sont plus intéressants les deux tableaux de M. Tanzi, son beau paysage de l'*Étang de Saint-Cucufa,* d'une si jolie coloration, et son *Bouzareah en janvier,* si harmonieusement vibrant!



THOMAS (P.). *La répétition.*

GIRARDET (L.) — *Le coup de l'étrier*

Les deux intérieurs d'église de M. Sauvage, *Saint-Saturnin de Blois* et le *Cloître abandonné,* sont d'une poésie pénétrante grâce à leurs curieux effets de lumière.

Cette poésie un peu triste, nous en retrouvons la trace dans la toile de M. Paul Thomas, qui porte le titre original de *Répétition :* c'est un groupe de petites filles qui entourent une religieuse assise devant le clavier d'un harmonium. Les physionomies des fillettes, leurs attitudes attentives et résignées sont empreintes d'une sorte de mysticisme tout à fait bien observé.

Dans les deux toiles de M. Vayson, le *Berger* et *Paysage de Provence,* dont le coloris chatoyant de mosaïque vénitienne rappelle, avec une pointe incontestable de personnalité, la manière de feu Narcisse Diaz, c'est le développement décoratif, la largeur de vision qu'il faut surtout louer. Il y a là un sentiment d'ambitieuse grandeur et d'éclat qui n'est point banal.

Nous devons signaler encore, non loin de là, la *Petite marquise,* de M. de Vergèses, qui constitue un fort joli tableau de genre ; les spirituelles scènes espagnoles de M. Worms, le *Gitano maquignon,* et le *Mirage* qui, malgré la fatale impression de « déjà vu » qu'elles nous imposent, n'en sont pas moins d'une facture exquise ; enfin les *Vieilles maisons d'Argenton,* de M. Sauzay, qui éveillent en nous les plus agréables sensations de voyage.

V

Avec la *Nymphe chasseresse* de M. Wencker nous entamons la séries des apothéoses du nu féminin, dont le nombre, toujours respectable, est pourtant, cette année, un peu plus restreint que d'habitude.

Nous ne nous arrêterons que devant celles de ces études qui marquent chez leurs auteurs une intention vraiment artistique et hautaine, et nous dédaignerons celles qui n'ont d'autres prétentions que d'éveiller des attentions étrangères à l'art.

On l'a dit cent fois, « le vrai nu est chaste », c'est une raison de plus pour dédaigner le faux nu, c'est-à-dire le déshabillé...

A ce point de vue, la *Nymphe* de M. Wencker est irréprochable. Rien, dans cette belle créature qui, debout et de face, s'accoude au tronc d'un gros arbre au bord d'une fontaine, ne saurait inspirer au censeur le plus sévère la moindre protestation. Elle est même plutôt froide, et c'est là son principal défaut : elle n'est pas assez vivante, et sa marmoréenne beauté est d'une implacable indifférence. Ce n'est pas tout à fait une déesse, mais ce n'est pas non plus une vraie femme.

Si vous voulez voir une vraie figure nue, vivante, vibrante, sincère, non en marbre mais en chair, éclairée par la vraie lumière du ciel, noyée dans une atmosphère respirable et pure, contemplez à votre aise l'*Éveil* de M. Raphaël Collin. Vous y éprouverez les plus vives et les plus pures jouissances qu'un artiste puisse rêver. C'est une œuvre adorable où tout est réuni pour la fête des yeux et de l'esprit. La pose de la jeune fille qui, les bras passés derrière sa tête, s'étire en fermant les yeux à demi, est d'une grâce incomparable. Le modelé du torse, de la poitrine et des bras est merveilleux et, si le mouvement des jambes vous semble quelque peu déplaisant, soyez sûr, du moins, qu'il est vrai, implacablement vrai.

Mais le charme de cette œuvre supérieure n'est pas uniquement dû au choix du modèle, ni à son attitude. M. Raphaël Collin a mis une fois de plus à profit un artifice qui lui est tout personnel et qui, cette fois mieux encore que précédemment, lui a été d'un grand secours. Tout en laissant à l'air qui circule autour de la figure une transparence parfaite, il l'a néanmoins rendu visible en le chargeant d'une très légère buée. De cette façon l'œil perçoit à merveille la distance qui sépare du sujet principal le fond verdoyant du tableau et le relief en est saisissant. Cette fine buée est d'autant plus acceptable que le titre de la toile, *l'Éveil,* indique l'heure matinale où le « plein air » est toujours imprégné de quelques vapeurs qui tamisent et adoucissent adorablement toutes les couleurs.

C'est au bord de l'eau, dans un paysage agréable et délicatement

PERRAULT (L.). — *L'éducation du pierrot*

GESNE (A de). *Cerf tenant aux chiens*

Louis-Victor Watelin

rendu, que M. Foubert a placé l'excellente figure couchée à laquelle il a donné le titre d'*Été :* une jolie tête, spirituelle et bien parisienne, un corps jeune, souple, d'un ton séduisant, font de cette toile une des bonnes études de nu du Salon de cette année.

Il nous serait bien difficile de dire pourquoi M. D. Maillart a choisi pour sa figure de jeune fille rousse qui, nue et assise par terre, se tient la tête appuyée sur les genoux, le qualificatif d'*Esclave :* elle est fort belle, bien éclairée et, à part la longueur du fémur gauche, d'un dessin remarquable; mais elle semble, dans le sens le plus honnête du mot, aussi libre que possible.

Mais nous retrouverons encore d'autres études de nu féminin au cours de notre promenade. En attendant, reprenons nos pérégrinations et, après avoir jeté un coup d'œil sur le portrait du trop célèbre

inventeur *M. Turpin,* peint par M. Troncy, ne passons pas le très amusant tribunal de bouledogues que M. Edmond Van der Meulen a intitulé *Une Mauvaise affaire.* C'est un des succès du dimanche; la figure bougonneuse et grave des trois juges est du plus réjouissant aspect et la manière large et accentuée dont elle est peinte est d'un maître animalier.

Voici venir une série de beaux paysages : c'est d'abord celui de M. Edmond Yon, l'*Ilot à Nesle-Normandeuse,* d'une fraîcheur et d'une transparence exquises, puis ceux de M. Yarz, les *Bords de l'Ariège* et *Une oseraie sur les bords de la Garonne*, deux blonds, lumineux et chauds effets d'automne; enfin deux admirables toiles de M. Zuber, d'une maîtrise, d'une largeur, d'une poésie émouvantes. Les beaux *Châtaigniers de Nicuidaz* sont d'une superbe allure et le ciel de la *Soirée orageuse* est d'un puissant intérêt.

Deux bons tableaux de genre de M. Zwiller, *Suzel* et la *Bénédiction du Bienfaiteur,* méritent également une mention particulière : le succès que ces deux toiles obtiennent n'est pas seulement dû aux touchants souvenirs qu'elles nous apportent de la vie en Alsace; il en revient une bonne part à la consciencieuse et artistique façon dont elles sont peintes et composées.

Nous voici arrivés devant un des plus beaux portraits féminins de cette année, celui de *Mme Louis L...*, par M. Marcel Baschet. L'aristocratique et toute gracieuse beauté du modèle est, à coup sûr, pour beaucoup dans l'attrait de cette remarquable toile, mais il n'en faut pas conclure que le mérite du peintre en soit diminué. La facture large, l'ordonnance distinguée, le bel aspect décoratif de l'ensemble, l'éclairage du visage et des épaules, le rendu très précieux des étoffes et des fourrures, tout cela fait de ce portrait un tableau de grande valeur.

Dans une petite étude de dame âgée, *Mme P...*, le même artiste a fait preuve des plus exquises qualités de portraitiste : physionomie expressive et intéressante, peinture à la fois minutieuse et solide, coloris harmonieux et doux.

Quelques salles plus loin, nous trouverons un autre portrait qui

GARDNER (Mlle E. J.) — *A travers le ruisseau*

ERNST (R.) — *La promenade du soir*

mérite également de fixer notre attention, c'est celui de *Mme X...*, par M. Benjamin Constant. D'une pose très simple, en pied et de profil, la jeune femme est du plus aimable aspect. La robe, d'un vert très doux et s'évanouissant vers le bas du tableau, est à peine esquissée; mais l'ensemble est très séduisant.

En intitulant *Diamants noirs* son autre toile, M. Benjamin Constant a voulu nous indiquer que son intention était de nous donner une simple « étude d'yeux bruns ». Et cette étude constitue un délicieux tableau de genre. Si la personnalité du jeune maître n'était pas depuis longtemps nettement dégagée de toute espèce d'influences, nous nous permettrions de dire que les *Diamants noirs* semblent inspirés par M. Henner.

Mais le modèle qui possède ces yeux sombres et lumineux n'a pas les cheveux roux, et chacun sait que M. Henner...

Elle est fort jolie, cette année encore, et d'un « flou » bien délicat, la rousse de M. Henner. Elle s'appelle *Lola* et semble pensive, résignée et grave.

Le portrait du *Prince de Monaco* est digne du maître qui l'a signé et fera bonne figure dans l'admirable série des personnages célèbres ou officiels qui ont défilé devant M. Bonnat. Du reste, la physionomie du plus heureux des souverains de l'Europe est des plus sympathiques et des plus caractéristiques : on sent si bien, et M. Bonnat a fort bien rendu ce double caractère, que si le prince n'avait pas à gouverner le merveilleux petit coin de terre ensoleillé qu'il tient de ses ancêtres, il se consacrerait tout entier, avec une joie sans mélange, aux grandes études scientifiques qu'il poursuit si passionnément!

Mais le plus beau portrait d'homme de cette année est assurément celui de *M. Pelpel* par M. Lucien Doucet. M. Pelpel est un vieillard encore très vert, ce qui veut dire (la langue française a de ces bizarreries) qu'il a le visage rose et l'œil vif. La pose est simple, les mains, croisées sur les genoux, sont d'un dessin exquis; enfin, sur ce tableau très solidement installé, règne un aspect de bonhomie si fine et si aimable que l'on se sent l'âme toute réjouie.

Sans vouloir passer ici en revue successivement tous les portraits, ce qui rendrait encore plus fastidieux ce compte rendu, nous tenons encore à mentionner l'adorable fillette aux yeux clairs et de si jolie frimousse que M. Maxime Faivre présente au public : c'est tout bonnement un chef-d'œuvre que ce délicieux portrait d'enfant.

Ce n'est pas un portrait que M. Galliac a envoyé cette année, et pourtant les physionomies des deux personnages de son tableau, un des plus remarquables de tout le Salon, *l'Épreuve d'eau-forte,* sont si caractéristiques, si nettement personnalisées qu'on peut être sûr de les avoir vues vivantes. Nous saurons certainement un jour le secret de ces évidentes ressemblances, car, soyez-en sûr, c'est dans un de nos grands musées que cette *Épreuve* si curieusement peinte, avec ses transparences, ses reflets, ses lumières savantes et justes, trouvera la place dont elle est plus que digne.

Dans la même salle que le beau portrait de M. Marcel Baschet, il serait injuste et maladroit de ne pas s'arrêter devant les deux toiles de M. D. Bergeret. L'une représente un bel amas de *Poissons* luisants, mouillés, gras, largement peints et, qualité fort appréciable, aussi bien au point de vue pictural qu'au point de vue gastronomique, d'une irrésistible « fraîcheur ». L'autre, plus compliquée, est une scène de genre intitulée : *Quand vous aurez fini.* Depuis quelques années, M. Bergeret a cherché dans des intérieurs de cuisine comme celui-ci un moyen d'utiliser les admirables aptitudes personnelles et les études spéciales qui ont fait de lui un des plus extraordinaires peintres de natures mortes de l'École contemporaine. Il a, cette fois encore, réussi à merveille et son tableau est à la fois fort amusant et d'une étourdissante virtuosité.

Saluons d'un regard la toile de M. Barrias, *Esther se rendant chez Assuérus accompagnée de Mardochée*, dont tout l'intérêt est concentré sur la belle étude de beauté juive dont cette scène biblique et racinienne a été l'occasion; ne nous retournons du côté de *Phrosine et Mélidore* de M. Jean Benner — qui est bien sombre — que pour régaler nos yeux de la vue du beau panneau décoratif, *Des Roses*, du même peintre; n'oublions pas les deux bonnes toiles de M. Beyle, *l'Heure*

BEYLE (P.-M.) — *Heure bénie*

BROZIK (V.). *Une communion sous deux espèces des premiers protestants de la Bohême.*

Gaylord TRUESDELL

bénie, scène de matelots sur la grève et la *Bonne ménagère* d'une intimité charmante, et allons vite regarder les deux paysages de M. Max Bouvet qui, ne se contentant pas d'être un chanteur admirable à l'Opéra-Comique, trouve moyen d'être un peintre de premier ordre aux Champs-Élysées. Sa *Meule au soleil couchant* et son *Lever de lune au crépuscule* sont de fort belles études dont le succès a été considérable et mérité.

De belles qualités de simplicité, de sévérité et de grandeur sont à signaler dans le tableau de M. Brozik, *Une Communion, sous les deux espèces, des premiers protestants de la Bohême*. Le titre est un peu long, mais on ne regrette pas d'être obligé de passer quelques instants à le lire dans le catalogue quand on se trouve devant ce superbe et sérieux morceau de peinture historique.

Comme M. Bergeret, M. Joseph Bail peint des marmitons, mais c'est pour lui un prétexte pour nous présenter des chaudrons, des cuivres, des chiens et des chats. Sa *Cendrillon* et son petit *Gâte-sauce* sont peints avec une très grande sûreté de main et une véritable finesse de composition : c'est spirituel et cela n'a pas l'air « cherché », — deux qualités qui ne distinguent pas toujours les tableaux de genre.

Le formidable et légitime dédain de M. Bouguereau pour les violentes critiques — disons les « dénigrements » — dont sa manière de peindre est depuis bien longtemps le très facile sujet, se traduit par une visible préoccupation de ne rien changer à ses habitudes. Pourtant, si la figure de jeune fille vêtue de blanc et tenant dans ses bras un enfant et un agneau, figure qu'il a intitulée *l'Innocence*, a toutes les apparences (et, dans ces matières, les apparences sont plus importantes que les faits) d'une simple répétition de vingt toiles déjà exposées par le célèbre peintre, il n'en est pas tout à fait de même pour la *Perle*.

Certes, les onctuosités, les satinages, les carnations « savonneuses », les reflets nacrés de l'épiderme sont là pour rendre inutile la signature ; mais l'ombre portée sur le visage et sur tout le haut de la figure constitue presque une révolution dans la manière du maître.

C'est bien toujours du Bouguereau, c'est-à-dire de la peinture à la mode, consciencieuse à l'excès, des maîtres italiens postérieurs à Léon X, mais on n'y sent pas aussi crûment que parfois, l'ardent désir de plaire aux belles dames qui n'y connaissent rien.

Ce désir, ce n'est pas Mlle Beaury-Saurel qu'on pourrait accuser d'y sacrifier quoi que ce soit de ses « convictions ». Son portrait, peint par elle-même, est d'une énergie, d'une sévérité presque affectée et, n'était l'élégance involontaire de l'attitude, on croirait presque que la jeune artiste a voulu, au contraire, se faire passer pour absolument terrible. En tous cas, ce portrait est peint avec une virilité qui, pour être un peu trop voulue, n'en est pas moins fort remarquable.

Dans la même salle, ont été placés, cette année, les deux tableaux de M. Jules Breton. Le premier, *la Fin de la récolte*, nous montre,

BOUGUEREAU — *La perle*

MENTA (E.) — *Chaussures neuves et d'occasion.*

dans un coucher de soleil plein de sérénité et de puissance, un couple d'arracheurs de pommes de terre dont la silhouette se détache sur le ciel avec un beau sentiment de cette poésie rurale qui a immortalisé le grand J.-F. Millet. Nous retrouvons là le grand artiste des *Faneuses*.

L'autre toile est d'un genre plus différent de ce que nous donne habituellement M. Jules Breton. C'est un paysage représentant *le Louchez à Courrières*, une rivière coulant calme sous les arceaux que forment de grands arbres verts. Un bateau glisse sans bruit sur ces eaux presque dormantes et le crépuscule éclaire très doucement cette scène qui nous inspire un très juste sentiment de tranquillité et de quiétude. Ces deux envois, pour n'être pas d'une importance extraordinaire, sont dignes du maître qui les a signés.

Le passage du chef-d'œuvre de Gustave Flaubert, *Salammbô*, que M. Paul Buffet a, dans son grand et sombre tableau, *le Défilé de la Hache*, fait si curieusement revivre, lui a valu un succès considérable et mérité : « Le soir du neuvième jour, trois Ibériens moururent. Leurs compagnons, effrayés, quittèrent la place. On les dépouilla, et ces corps nus et blancs restèrent sur le sable, au soleil. Alors, des Garamantes se mirent lentement à rôder tout autour. »

C'est ce moment précis que M. Paul Buffet a choisi ; ne voulant point pousser l'horreur jusqu'à la phrase qui, dans le livre, suit cette citation, phrase qui nous montre les affamés « prendre des lanières sur les cadavres » et les « manger ».

Le décor est superbe et sinistre ; une gorge effroyable, dont les parois striées de rouge et de gris jettent sur toute la scène de sanglants reflets, un fouillis énorme de guerriers à demi nus, à peine éclairés sous un ciel presque entièrement caché par la hauteur des montagnes brunes, et, au premier plan, l'affreux spectacle des affamés rampant vers les cadavres de leurs compagnons...

L'œuvre de M. Paul Buffet dénote un tempérament de grand artiste. Il y a là un effort considérable qui nous permet de concevoir de belles espérances.

Par un contraste tout à fait heureux, l'amusant tableau de M. Louis Carrier-Belleuse, *le Sculpteur animalier*, attire tout de suite les regards : le groupe de l'artiste et du grand cygne tout blanc qu'il termine est d'une composition toute spirituelle et d'un coloris ravissant.

Dans cette même salle se trouvent les deux délicieux tableaux de M. Édouard Bisson, dont la manière élégante et mondaine obtient toujours un si grand succès : le joli visage, mutin et séduisant, de la jeune femme qui se regarde dans son miroir, *Après le Bal*, et la touchante physionomie de la belle religieuse qui s'agenouille sur son prie-Dieu, *Avant les Vœux*, sont l'objet des plus flatteuses attentions de la part de toutes les visiteuses du Salon.

La Revue du corps des Dromadaires au Caire, tel est le titre original du très original tableau oriental de lady Butler ; cet amusant défilé de moricauds hissés sur les plus comiques des coursiers obtient un incontestable succès de curiosité qui tourne bien vite au succès d'estime. Il était difficile de mettre plus de talent et de variété au service d'un plus singulier sujet.

M. Henri Brispot, le plus spirituel de nos peintres de genre, a donné un pendant à sa célèbre *Villégiature* de l'an dernier : *Le Jour des pauvres* est une véritable page de la « Comédie bourgeoise ». Un brave propriétaire, confortablement assis sur le seuil de sa maison de campagne, regarde sa servante qui taille un morceau de pain pour le donner à un « cheminot » tout dépenaillé. Le regard à la fois méfiant, bienveillant, méprisant et supérieur du « bienfaiteur » ; la physionomie humble, résignée et quelque peu narquoise du vagabond sont des merveilles d'expression. D'un coloris agréable et sincère, d'une composition très adroite, c'est en même temps une excellente étude de « plein air ».

Le « plein air », c'est précisément ce qui donne au beau *Portrait de M. J.* exposé par M. Deyrolle un aspect si personnel et si différent de tous ceux devant lesquels nous n'avons même pas le temps de nous arrêter.

BRETON (J.) *La fin de la récolte, soleil couchant*

BAIL (J.) — *Une Cendrillon*

Eugène CHAPERON

Pour être réellement décoratif et grandiose, un tableau n'a pas besoin d'être de dimensions colossales, et nous avons dû, au courant de ce compte rendu, citer d'énormes toiles qui ne révélaient chez leurs auteurs aucune des qualités requises pour faire de la « grande peinture ».

Par contre, il nous sera permis d'en faire remarquer d'autres qui, malgré leurs modestes dimensions, donnent une réelle impression de grandeur.

Les deux toiles de M. Fernand Cormon, par exemple, *la Forge* et *le 14e de ligne à Eylau,* sont d'un « format » très modeste, et pourtant elles doivent être classées dans la section idéale de la « grande peinture ».

Ce « coin des Forges de Saint-Jacques à Montluçon » dans lequel

nous voyons s'agiter avec de si justes mouvements les rudes ouvriers du fer, au milieu de la fumée, sous le double reflet des feux de houille et des rayons du soleil, est-ce bien, comme le déclare avec trop de modestie, M. Cormon, une simple étude? Il n'est pas besoin d'une bien ardente imagination pour y voir, au contraire, une très noble représentation de « l'âge du travail », d'une modernité saisissante, d'une écrasante grandeur.

Le maître qui a brossé les immenses tableaux du *Retour de Salamine*, de l'*Age de pierre*, de la *Fuite de Caïn* et tant d'autres œuvres colossales a prouvé qu'il ne reculait pas devant les plus spacieuses compositions. S'il a réduit ainsi les dimensions de ses tableaux de cette année, c'est qu'il savait bien qu'ils conserveraient toute l'importance qu'il leur destinait.

Croyez-vous qu'il sera plus dramatique, plus saisissant, quand il sera représenté sur une toile de vingt mètres de largeur, ce bataillon carré du *14e de ligne à Eylau*, si admirablement ordonnancé, si plein de détails, si curieusement enveloppé de brouillard et de fumée?... Il est petit, ce tableau de bataille? Allons donc, il est grand comme l'épisode qui en fait le sujet, il est grand comme le talent qui y est dépensé...

Nous ne voudrions pas quitter la salle où se trouvent ces deux belles toiles sans signaler l'excellent paysage de M. Jean Desbrosses, *la Plaine au temps des moissons*, un véritable océan d'épis blonds avec, au fond, des collines dignes des inoubliables lointains du grand Chintreuil, et *le Tibre à Rome, au pied de l'Aventin*, de M. de Curzon, qui a fait encore preuve de la plus rare finesse de touche.

Mais, précisément, nous voici arrivés devant le plus magistral paysage du Salon, *la Bastide rose, au cap d'Antibes*. M. Émile Dameron est considéré par ses confrères comme un des meilleurs et des plus solides artistes de ce temps et ses envois sont toujours, au Salon, l'objet des plus chaudes admirations de la part de tous les vrais amateurs ; mais il faut avouer que, cette année, le jeune maître s'est surpassé lui-même. Dans cet adorable coin du « pays du soleil » où tout est réuni pour réjouir à la fois les yeux et l'imagination, on ne sait ce

CHANTRON (A. J.) *Pierrette*

MUNIER (E.) — *Un Sauvetage*

qu'il faut admirer le plus : est-ce ce superbe olivier au tronc noueux et au feuillage léger, aérien, d'une si vigoureuse végétation? est-ce le fouillis éblouissant de fleurs multicolores qui tapisse le sol? est-ce cette lumière éclatante et diffuse qui enveloppe tout l'ensemble du tableau et s'en va donner une merveilleuse transparence aux ombres de la chaumière de droite? Et ce bout de Méditerranée d'un bleu si intense, si fin et si juste? Et, au lointain, ces montagnes qui se détachent si harmonieusement sur le ciel? Jamais la divine atmosphère du Midi n'a mieux inspiré un artiste, jamais paysage plus charmant n'a été peint avec plus de sentiment, de conscience et d'enthousiasme.

L'autre toile de M. Dameron, les *Visites à bord de l'* « Empereur Nicolas », *à Toulon en* 1893, est d'une composition et d'une facture également remarquables : autour de l'énorme cuirassé russe se pressent une foule de petites embarcations chargées de curieux et de curieuses en toilettes claires; les voiles de ces bateaux s'agitent, se mêlent; les vagues se soulèvent, le vent et le soleil donnent à tout cela un mouvement, une vie incroyables. Le tableau est intéressant, gai, très remarquablement peint et dessiné et, détail important, l'architecture étrange du vaisseau de guerre, scrupuleusement étudiée, ne semble ni baroque ni désagréable.

Ce n'était pourtant pas une petite difficulté à vaincre que d'arriver à poétiser ainsi ces monstrueuses masses de fer dont la forme rappelle beaucoup plus celle d'une immense chaudière ou d'une machine industrielle que celle de nos vieux et nobles vaisseaux de guerre d'autrefois.

Voyez plutôt le curieux et intéressant tableau de M. Louis Sabattier, *un Corsaire réparant ses avaries,* et voyez combien ce grand voilier dont les flancs rebondis et aussi harmonieux de forme que délicatement ornés est d'une belle tournure. M. Sabattier n'a pas seulement montré dans cette originale « marine historique » un réel talent de peintre; il a en même temps prouvé une véritable érudition.

Les sujets maritimes ont, du reste, bien inspiré nos artistes, cette année, et nous en avons la preuve dans la salle suivante, où nous pou-

vons nous arrêter devant l'une des plus importantes toiles du Salon, une grande composition d'allure superbe et d'une mise en scène très impressionnante.

Le *Jean Bart* de Mme Demont-Breton est une des œuvres que beaucoup de peintres ont considérées comme pouvant justifier l'octroi de la médaille d'honneur. Le nom de la vaillante artiste est le premier nom féminin qui ait eu l'honneur de sortir un si grand nombre de fois de l'urne fameuse où messieurs les électeurs déposent leurs bulletins de vote. Et cet honneur est amplement justifié par la belle manifestation artistique qui y a donné lieu.

Mme Demont-Breton a pris pour sujet de son tableau cet épisode des guerres de Hollande, en 1674, où Jean Bart, encore tout jeune, engagea les pêcheurs de Dunkerque et les embarqua sur sa galiote le *Roy David* « en leur jurant de les mener à l'honneur ».

Jean Bart, le visage animé et enthousiaste, est représenté debout, accentuant d'un geste énergique et éloquent le serment qu'il vient de prêter. Il est éloquent, persuasif, et les pêcheurs s'empressent autour de la table devant laquelle est assis celui qui enregistre les enrôlements.

La scène a lieu en plein air, devant une maisonnette, au bord de la rivière, non loin de son embouchure dans la mer qui forme la ligne d'horizon avec les dernières maisons de la ville de Dunkerque, dominées par le clocher de sa haute cathédrale.

Jean Bart est beau, distingué. Ce n'est pas le « loup de mer » de la légende. Il a une physionomie énergique mais jolie, et sa tournure est celle d'un gentilhomme plutôt que celle d'un simple pêcheur.

Pour justifier cette apparence qui eût pu heurter les préjugés de la foule, Mme Demont-Breton s'est appuyée sur un curieux passage de l'*Histoire de Jean Bart*, par Vanderest, qui prouve que le héros dunkerquois, né le 21 octobre 1650 (il n'avait donc pas vingt-cinq ans au moment où commencèrent les guerres de Hollande), ne descendait point d'une famille de pêcheurs, comme on l'a avancé gratuitement, et que l'on voit au nombre de ses aïeux plusieurs amiraux, vice-amiraux et chefs d'escadre et des corsaires déjà célèbres.

DEMONT-BRETON (Mme V.) *Jean-Bart*

Paul THOMAS

D'une facture large, d'un dessin élégant et précis, d'une ordonnance un peu théâtrale mais intéressante, d'une tonalité distinguée, harmonieuse, un peu grise, cette belle toile restera. Sa place est marquée dans un de nos grands musées où elle fera bonne et glorieuse contenance.

A signaler encore, dans cette salle, la toile de M. Crochepierre, trop grande pour le sujet, mais contenant, avec beaucoup d'espace perdu, un groupe bien vivant composé d'une mère, d'une aïeule et d'un enfant. M. Crochepierre a été plus heureux dans son petit tableau, *le Chapelet,* dont la composition, plus serrée et moins prétentieuse, est infiniment plus louable.

Il nous faut louer aussi la grâce tendre de la *Pastorale en Provence* de M. Duffaud et regretter la dimension exagérée de cette composition élégante mais un peu fade.

Nous rentrons dans la série des peintures purement décoratives avec les portraits de M. Detti, qui nous montre deux jolies fillettes dans une voiture de jardin traînée par des moutons et conduite par un petit garçon. C'est mièvre, pomponné, rococo, mais de très aimable aspect.

Les deux paysages de M. Camille Dufour nous ramènent dans cette belle Provence qui attire de plus en plus les artistes : cette fois, M. Dufour nous montre un Midi un peu calme de coloris. *Avignon* est bien quelquefois de ce gris-là, mais nous avions toujours vu *Antibes* sous un jour plus éclatant. En revanche, ces deux petites toiles sont d'une exécution aussi fine que sincère.

La Route du Cap, de M. Demay, est une très délicate et franche étude de cette paradisiaque partie de notre France. C'est bien là le coin rêvé où le printemps commence en novembre et finit en avril, s'il finit jamais.

Faut-il parler des envois de M. Blaise Desgoffes? A quoi bon? Quand nous aurons dit que, dans la *Galerie princière,* on peut admirer des faïences, des cristaux de roche, des étoffes brodées, d'étincelants « bric-à-brac » d'un rendu merveilleux, quand nous aurons ajouté que, dans son *Vieux chêne,* on retrouve la même virtuosité presque excessive, nous n'aurons fait que répéter ce qui a été dit plus de mille fois.

Les peintres de nature morte sont, du reste, en bon nombre, et ils déploient une telle science du trompe-l'œil, une si impeccable connaissance de tous les artifices, qu'on ne saurait à qui donner la palme. *Les Fruits et le Pâté de foie gras* de M. Fouace, par exemple, sont-ils inférieurs aux *Asperges* de M. Chrétien, aux *Prunes* de M. Kreyder, ou au *Ravitaillement* de M. Eugène Claude, c'est là un problème dont nous laissons la solution à de plus savants gastronomes que nous.

Retournons plutôt dans le midi et gravissons le beau *Chemin de chèvres* de M. Decanis, le soleil y 'est chaud et l'air y est d'une délicieuse pureté; allons *de la Napoule à Théoul* avec M. Dardoize, qui nous fera savourer la finesse de la lumière de ce pays exquis, ou bien arrêtons-nous sur le *Quai du port à Marseille,* auquel M. Place-Canton,

LUMINAIS (E.). *Pirates normands au IXe Siècle*

GLAIZE. L. — *Ronde de Mai*

très en progrès, donne bien cet aspect gai, mouvementé et vivant qui le caractérise...

M. Français, le vieux maître, nous a rapporté de *l'Ile Saint-Hodrat* et de *Plombières* deux paysages superbes.

Arrêtons-nous devant les curieuses toiles de M. Fantin-Latour, dont les « effets de pastel » font des œuvres si originales et devant les deux aimables toiles de genre de M. Gabriel Ferrier : *la Petite fille au chevreau* et *le Petit Chaperon rouge*.

Mais combien la petite scène, signée Geoffroy, *l'Huile de ricin*, est plus intéressante et mieux traitée. Le rayon de soleil qui dore les cheveux de la jeune infirmière, le mouvement espiègle et la physionomie inquiète de son petit malade, font de ce tableau un vrai chef-d'œuvre. C'est du Tassaërt moins navré, mais aussi profondément observé.

Saluons la dernière œuvre du regretté Glaize, et ne négligeons pas la riante *Ronde de mai* qu'a exposée le digne fils de ce maître.

De beaux *Gaulois* de M. Luminais, une très intéressante *Vue de la place de la Bastille* au coucher du soleil, par M. Luigi Loir; les *Chats jouant de la harpe,* de M. Monginot; le très remarquable *Joaillier* et *l'Atelier de fleuriste,* si curieusement éclairé, de M. Victor Gilbert; le beau *Saint-Denis* de M. Krug; les deux études de M. Jacquet, si consciencieusement peintes; le joli paysage des bords de *la Charente près de Cognac,* par M. Cobié, — voilà une série de toiles qu'il ne faut pas négliger.

Il n'est guère besoin de recommander au public de s'arrêter devant les *Danseuses* de M. Laurent-Desrousseaux : le sujet est suffisamment attractif par lui-même, et le peintre a déployé assez de talent pour que son tableau ne puisse passer inaperçu.

Il en est de même pour le superbe *Portrait de Mlle H...*, par M. Jules Lefebvre, et pour l'admirable *Gérôme* peint par M. Aimé Morot. Et quelle délicieuse physionomie intelligente, gracieuse et sympathique que celle de *Mme D...*, peinte avec une virtuosité exquise par M. Muraton!

Mais voici quelques tableaux de genre qui nous appellent : *le Coup*

de l'étrier, de M. Girardet, une composition de belle tournure; *le Dernier rentré*, fort bien peint par M. Haquette; le merveilleux *Benedicite*, si profondément « anglais » et d'un éclairage si artistiquement original de M. Lorimer; *les Chaussures neuves et d'occasion*, une toile bien spirituelle et bien amusante de M. Menta; *la Fin de la journée*, de M. Laugée...

La belle et audacieuse étude de femme nue que M. Franc-Lamy a exposée, — une belle fille dont la chevelure rousse se mêle aux plis de l'étoffe rouge sur laquelle elle se roule avec des effets que, seul, un coloriste aussi habile pouvait oser affronter, — est infiniment plus regardée que le nuageux, symétrique et symbolique tableau de M. Henri Martin. La *Mort d'Orphée*, de M. Lauth est une belle toile décorative, bien que la figure de la victime des Ménades soit un peu trop féminine, et M. Moreau (de Tours) a envoyé deux toiles fort joliment composées : *l'Évocation* et *la Jeune mère*.

Une tout à fait aimable scène de genre, *En pénitence*, de Mlle Charderon, a obtenu un succès mérité auprès des visiteurs du Salon, et les *Études d'enfant* de M. Perrault sont de petites merveilles de grâce et de séduction.

M. Réalier-Dumas a envoyé deux tableaux de genre fort intéressants et d'une excellente facture : *le Parc-aux-Cerfs*, — une « scène Louis XV » qui se passe dans un parc bien connu des habitants de Bougival, — et *le Néophyte*, qui nous montre un séminariste très intimidé par la présence de trois jeunes filles qui l'interrogent curieusement sur sa vocation : deux toiles amusantes, spirituellement composées et bien peintes.

Mais nous voici arrivés au bout de notre tâche, en ce qui concerne la « Peinture aux Champs-Élysées ». Nous avons omis bien des ouvrages dignes d'être étudiés et signalés; nous invoquerons, pour nous excuser auprès des peintres de talent qui ont envahi le Palais de l'Industrie, le souvenir du grognard de 1815 : « Ils sont trop! »

LORIMER (J.H.) — *Benedicite, fête de grand'mère.*

MOREAU DE TOURS (G.) — *Jeune mère*

Albert BESNARD

SOCIÉTÉ NATIONALE DES BEAUX-ARTS

(CHAMP-DE-MARS)

I

C'EST le cinquième Salon annuel qu'organise, au Champ-de-Mars, la Société Nationale des Beaux-Arts fondée en 1890 par le grand peintre Meissonier et présidée, depuis la mort de cet illustre maître, par M. Puvis de Chavannes.

Et, pour la première fois, — les organisateurs de cette Exposition voulant profiter de l'attrait que les primeurs ont toujours pour le

public parisien, — l'ouverture du Palais de l'avenue de La Bourdonnais a été faite huit jours avant celle du Palais des Champs-Élysées.

C'était, il nous est permis de le penser, dans l'intérêt sacré de la recette que l'on avait ainsi modifié la coutume. L'expérience, à ce point de vue tout matériel, a-t-elle été concluante? Et dans quel sens l'a-t-elle été ? Nous l'ignorons et nous avouons en avoir médiocrement cure.

Ce qui nous touche bien davantage c'est que le public nous a semblé s'être intéressé notablement moins cette année que les précédentes aux efforts des sociétaires, associés et adhérents de la Société Nationale des Beaux-Arts.

L'indifférence a été presque unanime et il n'est que fort peu de visiteurs du Palais des Beaux-Arts qui ne se soient écriés, en sortant de cette énorme construction de fer : « Il n'y a pas grand'chose, cette année! »

Cette impression, si sincère qu'elle soit, est-elle juste? En toute conscience, non.

Il y a, cette année, au Salon du Champ-de-Mars autant d'œuvres intéressantes, autant de recherches originales, autant « d'efforts pour attirer l'attention » que les autres années.

Les tableaux y sont exposés avec le même soin parfois excessif de les faire valoir; la « montre », — comme disent les boutiquiers, — y est aussi bien faite; et le « lançage » a été aussi brillant que d'habitude.

C'est donc le public qui s'est lassé le premier, et savez-vous à quoi cela tient, à notre avis? Tout simplement à ce que les exposants du Champ-de-Mars sont toujours les mêmes. Il manque de « jeunes », de « nouveaux », ce Salon qu'on croyait précisément devoir être le Salon des nouveaux et des jeunes.

Et puis, cette libéralité, si fort appréciée les premières années, d'admettre les artistes à exposer jusqu'à dix toiles chacun, augmente cette monotonie. Un Salon doit être le résultat d'une sélection, non seulement entre les artistes mais entre les œuvres de chaque artiste. Une trop abondante production risque de déprécier en quelque sorte

POINT A *Harmonie du soir*

MUENIER (J. A.) *Le Colporteur*

les travaux d'un peintre et le public aime à se figurer que chaque toile demande à son auteur de longs et patients efforts de recherches et de travail.

Mais, quoi qu'il en soit, l'Exposition de 1894 renferme de fort belles choses et, en somme, l'impression qu'elle laisse au visiteur de bonne foi est loin d'être décourageante. Il y a encore, en France et à l'étranger, de nombreux travailleurs qui cherchent à élever le niveau de l'Art et qui parviennent tout au moins à faire naître de belles espérances.

L'œuvre qui, au Champ-de-Mars, a marqué cette année le plus considérable effort, c'est incontestablement la *Vie de Jésus-Christ*, cette « suite » de 270 compositions tirées des quatre évangiles et qui ont coûté à M. James Tissot six longues années de travail, de recherches et de voyages.

Deux salles entières ont été consacrées à l'exposition spéciale de ces innombrables et très curieux tableaux, peintures à l'huile, à l'aquarelle, à la gouache, dessins à la plume.

Des scènes exquises de l'enfance du Christ, des « Intérieurs » de la Sainte Famille, de véritables tableaux religieux représentant les grands drames de la Passion sont là, pêle-mêle avec des paysages rigoureusement exacts de la Palestine moderne, des reconstitutions savantes et ingénieuses de la Jérusalem antique, des types orientaux frappants de caractère.

Le procédé particulier de M. James Tissot, sa « manière propre » qui nous a été révélée jadis par son *Enfant prodigue* d'une si originale conception, s'est, non point modifiée (on en trouve encore de nombreux exemples dans la *Vie de Jésus*), mais diversifiée.

Ce ne sont plus uniquement ces perspectives presque japonaises, ces silhouettes se détachant, nettement découpées, sur les fonds, ce sont le plus souvent de véritables miniatures très précieusement traitées, une recherche constante de la vérité d'expression dans les physionomies... L'aspect général est plutôt anecdotique que sincèrement religieux : la foi, dans le sens mystique du mot, n'a pas été l'inspiratrice du peintre et, dans les parties surnaturelles de l'histoire de Jésus, les

sujets ont presque l'air d'être fantastiques et non point symboliques.

M. James Tissot est évidemment trop moderne, trop savant, son art est trop avancé pour qu'il ait pu, dans cette superbe « collection d'images », retrouver la naïveté des vrais primitifs, des grands et simples illustrateurs des missels du moyen âge.

Ces deux cent soixante-dix compositions n'en sont pas moins admirables par leur unité de conception, leur originalité de facture et la belle conscience artistique dont elles sont le magnifique résultat.

II

Le Salon du Champ-de-Mars, qui, les années précédentes, s'était fait, en quelque sorte, une spécialité des toiles décoratives, de grande dimension, ne nous en présente, cette année, que de rares spécimens.

Il est vrai qu'ils sont particulièrement intéressants.

C'est tout d'abord l'énorme composition de M. Puvis de Chavannes, formant l'ensemble de la décoration destinée à l'escalier du Préfet de la Seine à l'Hôtel de Ville : la *Glorification de la Ville de Paris.*

Le motif central est une scène qui, d'après le maître lui-même, peut se résumer ainsi :

« La Ville de Paris, couronnée par les Lettres, les Sciences et les Arts, agrée l'hommage du chantre immortel qui l'a célébrée.

« Victor Hugo, la main sur la lyre que tient un Génie, la lui présente ; à sa suite apparaît un trio de figures volantes, symbolisant l'essence même de son œuvre : Poésie lyrique, *Légende des Siècles* ou Roman, Drame, ou les *Châtiments.*

« Sous le portique, un groupe d'éphèbes brandit des palmes ; l'un d'eux tient l'étendard aux armes de Paris ; un autre le cartel, avec cette inscription : *Paris, ville-lumière, aux génies qui font sa gloire.* »

Quatre voussures et six tympans renferment des sujets symboliques : Patriotisme, Charité, Ardeur artistique, Foyer intellectuel, Esprit, Fantaisie, Beauté, Intrépidité, Culte du souvenir, Urbanité.

Dessinées avec cette largeur, ce calme, cette grâce pompeuse qui caractérisent le talent de M. Puvis de Chavannes ; peintes dans ces tons

LEMAIRE (Mme M.) *Lecture interessante*

GIRARDET (E.) *Portrait*

P. A. J. Dagnan - Bouveret

si volontairement effacés qu'on croirait presque avoir affaire à des camaïeux ; composées avec une simplicité très poétique, ces différentes compositions forment un ensemble très harmonieux et d'une magistrale douceur.

La plus grande toile, après celle-là, est le superbe paysage que M. Montenard destine à orner l'amphithéâtre de minéralogie de la Sorbonne : un panorama ensoleillé et majestueux d'un des plus merveilleux coins de la rive Méditerranéenne. L'ampleur de la vision, la justesse du coloris, la transparence de l'air font de cette peinture une des œuvres les plus notables des Salons de 1894.

Ce sont là presque les seuls spécimens de grand art décoratif que renferme cette année le Palais du Champ-de-Mars.

Il nous faut donc nous borner dès maintenant à passer en revue les tableaux de modeste dimension qui remplissent les quatre grandes galeries et les petites salles de cet immense hall si singulièrement aménagé.

Tout près des panneaux de M. Puvis de Chavannes, nous nous trouvons en face du *Jugement de Pâris* de M. Hynaïs, bien inférieur au tableau que M. Gervais a consacré au même sujet. Certes, la Vénus rousse peinte de face, la très blonde Minerve qui nous tourne le dos, et la brune Junon qui se penche sur son traditionnel paon, constituent de bonnes études de nu, mais combien elles sont « communes ». Quelle absence de noblesse dans les physionomies! Et le jeune Pâris? Il a l'air d'un « gavroche amateur ». C'est là un Olympe peu distingué, un Olympe d'opérette, sinon de carnaval.

Plus loin, nous rencontrons un joli paysage de M. Davis : des sureaux et des églantines d'un ton exquis et d'une facture attrayante. Soyons consciencieux et ne traitons pas avec mépris les dix adorables paysages-miniatures de M. Pokitovow. Ce sont de véritables petits bijoux, d'un relief saisissant.

Ce n'est pas par le relief de son paysage que M. Burnand triomphe : ses grands *Bœufs* et leur bouvier à tête si énergique sont fort beaux et remarquablement éclairés, mais le « fond » est d'un plat, d'un gris à faire pleurer.

Les *paysages*, à peine ébauchés, de M. Lebourg sont intéressants, et les « faux Ribot » de M. Louis Deschamps sont des pastiches remplis de talent.

Le *Vieux Conquérant*, un beau vieillard couronné de lauriers en or, de M. Agache, mérite un moment d'attention.

Mais nous voici arrivés devant les étrangetés de M. Jean Béraud, un artiste de haute valeur que les succès mondains ont singulièrement amoindri.

C'est évidemment dans l'intention de plaire aux plus médiocres esprits des clubmen et des petites dames que M. Jean Béraud a composé et peint, sans style et avec une imagination détraquée, son *Chemin de la Croix* aussi banal qu'inconvenant.

BÉRAUD (J.) — *Le chemin de la Croix*

BARRAU (L.) — *Le chemin de la croix en Catalogne*

Et sa *Méditation ?* Une vignette où nous voyons un vieux gommeux couché au bord de l'eau et passant en rêve la revue de ses peu glorieuses conquêtes amoureuses, des cocottes, des danseuses, des bonnes de brasseries, etc., etc. Pouah ! mais c'est du « symbolisme à l'usage des collégiens en délire », ça !

Le portrait de notre éminent confrère et ami Armand Silvestre est mieux, et la physionomie du délicieux poète-critique-conteur est finement rendue. Mais ses deux muses sont trop également matérielles : la délicate inspiratrice des *Poèmes païens* est d'essence plus raffinée et contraste plus nettement avec la joyeuse héroïne des *Farces de l'ami Jacques*.

Il y a plus d'aimable poésie dans les *Bergeries* de M. Gaston Guignard : pourtant la « buée » qui enveloppe le sujet est un peu exagérée et manque de légèreté.

Beaucoup de qualités sont à signaler dans les *Émigrants* de M. Verstraëte, qui a envoyé aussi de belles *Marines,* et de bons *Paysages*, entre autres un *Chemin creux* d'un bien joli aspect.

Ils sont charmants, les amoureux qui s'embrassent, à moitié cachés par les hautes et transparentes ombelles des ciguës de la *Clairière* de M. Gaston La Touche.

Pourquoi faut-il que son *Chasseur de bécasse* ait l'air si comiquement « encagé » par les arbustes de la futaie dans laquelle on ne sait comment il a pu pénétrer ? Pourquoi faut-il, hélas ! aussi que le même artiste ait eu la fâcheuse idée de vouloir faire travailler l'esprit des concierges en soumettant à l'intellect de ces honorables amateurs de symboles un certain *Logis de la Belle au bois dormant*, qui nous montre Pierrot, le juge, le gendarme, Arlequin, sommeillant dans la cour d'un vieux château ultra-moderne ?

Toujours gentils, mais déjà vus, les petits soldats de M. H. Dupray ont toujours du succès. Seulement sa figure de Napoléon dans la *Bataille de Wagram* est un peu caricaturale. Ce n'est pas la mode de faire rire les gens en leur montrant « l'Empereur premier », même lorsqu'on le leur montre « attendant avec impa-

tience les soixante canons que doit lui amener le général Drouot ».

Très soigné, le tableau ovale de M. Georges Claude, représentant une scène de *Zaïre,* avec les portraits suffisamment ressemblants de Mlle Dudlay et de M. Mounet-Sully, obtient un vif succès.

Arrêtons-nous encore devant un beau portrait de la princesse de Chimay, par M. Gandara ; devant une étude singulièrement accentuée et solide, *Un fumeur de pipe*, de M. P.-P. Thomas ; devant la *Pleine Mer,* d'une belle sincérité et devant la *Procession espagnole* très amusante de M. Gustave Colin ; mais passons vite devant la *Tentation de saint Antoine* de M. Adolphe Binet. Il y a là, à droite, un monsieur qui s'est décollé le sinciput pour se lécher la cervelle, qui est une des horreurs les plus dégoûtantes qu'on puisse rêver. En quoi diable ça peut-il tenter saint Antoine, ou même son compagnon?

C'est pourtant le même peintre qui a semé de si jolies *Taches de soleil* sur la jeune fille qui lit sous les arbres, à côté de cette mystique mystification.

A propos de « taches », nous devons, tout en signalant le grand talent déployé par M. Whistler dans la série de beaux tableaux qu'il expose, protester contre sa facon de les désigner. Le portrait du comte Robert de Montesquiou-Fezensac est intitulé *Noir et Argent;* celui d'une dame s'appelle *Violet et Vert. Bleu et Violet* est le titre d'une petite étude de *Marine* très intéressante, etc., etc. Ou bien ces indications de couleurs sont exactes et, alors, elles sont inutiles, ou bien elles sont fantaisistes et, dans ce cas... nous laissons au lecteur le soin de conclure.

M. Béthune expose un beau portrait de Mlle Lucienne Dorsy, dans le costume d'*Yanthis,* le rôle qu'elle a créé avec tant de grâce à l'Odéon.

Le *Retour du Pardon,* aux environs de Concarneau, est un fort agréable tableau de genre qui fait grand honneur à M. Lucien Gros : c'est bien composé, consciencieusement rendu et très spirituellement observé.

M. Leroy Saint-Aubert a, dans le *Soir de mai*, montré à la fois un

MOREAU. — *Fontainebleau sous le Premier Empire*

GROS (L.) *Un jour de Pardon aux environs de Concarneau (Finistère)*

Harry FINNEY

réel talent de peintre et une âme de poète. Cette théorie de belles jeunes filles se promenant silencieusement dans les bois est d'une rêverie délicieuse et profonde.

Un très vif succès a accueilli les envois aussi intéressants que variés de M. Jules-Alexis Muenier, un peintre, un vrai peintre possédant à fond toutes les ressources de son art ; *le Colporteur, le Calme, les Pêcheurs, l'Étoile, le Rendez-vous, le Village franc-comtois* sont des toiles qui, chacune dans leur genre, sont des plus remarquables.

Dans la petite salle voisine, c'est M. Roll qui attire l'attention du public avec ses trois groupes de pauvres gens : le sujet principal, un

ouvrier qui contemple sa femme en train d'allaiter son enfant, ne comportait peut-être pas une si intense tristesse, mais il y a là un fort bel effet de nuit et la demi-obscurité qui enveloppe le tableau entier lui donne une indéniable grandeur. Moins triste et d'une aussi belle valeur artistique, la *Nourrice Louise Cattel* est une excellente toile.

M. Jacques Blanche a exposé de beaux portraits, un peu durs, mais fort originaux.

L'Heure du bain, tel est le titre d'un bien joli tableau de genre de M. Duez, dont on admire beaucoup aussi les panneaux décoratifs, sur lesquels se marient harmonieusement de superbes pavots et des hortensias d'un bleu exquis. On n'oubliera pas non plus la bonne face rubiconde de *Julien Jamet, patron de barque à Villerville :* une puissante étude très consciencieuse et énergique.

Les symboliques tableaux de M. Ary Renan, *le Mirage*, *la Phalène* et *Scylla* sont les œuvres d'un esprit délicat, d'un poète et même d'un critique d'art raffiné.

M. Boutet de Monvel a utilisé les précieux dons de dessinateur précis qu'il possède dans un aimable paysage, *la Vinaigrerie de Beaumont*. Ses *Portraits d'enfants* sont, comme toujours, remarquables. Il y en a même quelques-uns qui n'ont pas du tout cet air idiot que le célèbre spécialiste donne si souvent à la physionomie de ses petits modèles.

M. Lerolle expose trois portraits de jeunes filles d'un « flou » très particulier mais un peu fatigant.

Enfin, le public se réjouit et se réchauffe à la vue des belles *Falaises* de M. Cazin, qui est bien toujours un de nos meilleurs paysagistes : il y a là des blés d'une délicieuse finesse de ton, et un *Moulin d'Artois* avec des effets irisés tout à fait « trouvés ».

On s'arrête beaucoup aussi devant le paysage « chaotique » de M. René Billotte, une vue prise sur *la Côte d'Albanie, à Butrinto,* le soir, qui est d'une originalité extrême.

M. Sargent tient également un vrai succès avec le portrait d'une

BLANCHE (J. E.) *Portrait de Mme la Baronne B. M.*
dans un costume Louis XVI.

DUEZ (E. A.). — *L'Heure du bain*

jolie dame vêtue d'une robe de velours rouge avec des dentelles d'un gris métallique très curieux.

Parmi les envois de M. Louis Dumoulin, c'est le *Canal de la Villette* et les *Meules au clair de lune* qui nous ont le plus séduit. Nous y retouvons bien la manière toute personnelle, audacieuse et sincère qui caractérise le talent du peintre du *Point-du-Jour* et de la *Place du Carrousel.*

L'énorme toile de M. Delance, destinée à orner le Tribunal de Commerce de Paris, est un des meilleurs panneaux décoratifs de cette année : la composition en est large, et le sujet est très sagement « mis en scène ». Il nous montre le « Prévôt des marchands conduisant, en 1258, les syndics des corporations devant Étienne Boileau pour la rédaction du livre des métiers ». Si le coloris général de cette toile n'était pas tenu volontairement dans des tons insipides, cette toile pourrait être considérée comme un modèle d'art décoratif.

Ne passons pas sans jeter un coup d'œil sur les mysticismes mal dessinés de M. Hawkins, ni sur les beaux paysages, bien éclairés et vibrants comme des Troyon, de M. Courtens; ni sur les divers envois de M. Norbert Gœneutte qui dessine joliment bien, mais dont la peinture a toujours l'aspect sale.

La « dame qui s'ennuie elle-même en jouant du piano », par M. Alexander, est une des meilleures grisailles de cet artiste estimé.

Saluons les aimables *Marines*, un peu « vieux jeu », de M. Boudin, et admirons le fin sourire de la vieille femme dont M. Armsbruster a a si joliment fixé les traits.

M. Gervex expose une bonne étude de nu (il y en a peu cette année, au Champ-de-Mars, encore moins qu'aux Champs-Élysées) et nous montre le dos d'une belle personne rousse assise sur le rebord d'une baignoire. Certes, ce *Bain* tiendra une place honorable dans l'œuvre de l'auteur des *Communiantes,* des *Cagnards de l'Hôtel-Dieu* et de la *Femme masquée.* Mais nous préférons le beau portrait de M. Waldeck-Rousseau qu'il expose à côté : c'est dur, c'est vieilli, peu flatté, mais c'est accentué et très vivant.

Nous voici devant les tableaux de M. Besnard, et nous sommes obligés de nous boucher les oreilles pour n'être pas assourdis par les cris d'horreur de la foule banale qui nous entoure.

Évidemment, M. Besnard fait tout ce qu'il peut pour les faire retentir, ces cris d'horreur, et, s'il ne mérite pas cette « indignité », il a droit à cet « excès d'honneur ». Seulement, il dépense énormément de talent pour arriver à exaspérer les profanes. Combien de peintres ne voudraient-ils pas être conspués pour avoir exposé cette dame orange, d'une si exubérante et si intense coloration, ou ces deux têtes de *Femmes arabes* si caractéristiques? Et ces « chevaux d'Orient », si extraordinaires, si « fous », ne sont-ils pas éclairés d'une façon merveilleuse? Le ton « violet » des ombres n'est-il pas un miracle de vérité?

Mais ne nous mettons pas en colère et poursuivons notre calme revue.

M. Victor Binet est là tout justement pour nous rafraîchir et nous mettre d'accord. Il a beaucoup de talent, M. Victor Binet, et ses paysages sont charmants. Un peu trop verts, — comme disait le renard de la fable, — mais si fins, si nets, si délicats dans les détails! C'est la campagne vue dans un miroir concave et peinte avec une loupe. Il a bien du talent, M. Victor Binet, mais il ne faut pas qu'il en abuse.

Il est très séduisant, le portrait que M. Hagborg a fait de cette jolie personne blonde en velours noir avec une ceinture jaune, mais il a l'air d'un pastel. Est-ce prémédité?

De jolis effets de « trous de soleil à travers les arbres » donnent un aspect fort amusant à la *Brasserie bavaroise* de M. Max Liebermann.

La *Visite du Président de la République à l'escadre russe, en rade de Toulon*, a inspiré à M. Eugène Dauphin une grande toile qui n'est pas sans avoir beaucoup de rapport avec le tableau exposé par M. Chigot aux Champs-Élysées : peinture officielle à laquelle le soleil de la Provence et l'émotion sincère du patriotisme franco-russe donnent un réel intérêt.

Une des toiles les plus curieuses, les plus originales du Salon, la

CHECA (V.) *La Naumachie. (Combat naval chez les Romains)*

PERRET (A.) — *Vieux souvenirs*

Maurice Boutet de Monvel

Naumachie, de M. Checa, figure dans la même salle : par sa savante archéologie, par sa composition très habile, par la fermeté du dessin, ce beau tableau mérite le succès qu'il a obtenu.

La terrible scène intitulée, par le même peintre : *Mauvaise rencontre,* et dans laquelle on voit deux chevaux « emballés » à cause de la subite apparition d'une locomotive lancée à toute vapeur, montre que M. Checa ne se cantonne pas dans les sujets antiques et qu'il sait être très moderne quand il veut.

Les petits *Arabes* de M. Girardet sont bien amusants et d'une grande originalité. Ils méritent une mention toute particulière.

Enfin, avant de sortir de cette immense galerie, nous devons faire comme tout le monde et nous arrêter devant le *Cabaret au Monté-*

négro de M. Ivanovitch. C'est là de bonne peinture, pleine de saveur et de vérité.

Dans la galerie suivante, nous sommes saisis par une scène d'un affreux réalisme : la *Tuerie d'un cochon,* de M. David-Nillet, est capable de donner des cauchemars au moins sensible des hommes. *Most horrible!* dirait Shakespeare.

Le joli panneau décoratif de M. Aublet, *Au matin,* est heureusement là pour nous conduire à des idées plus riantes : cette ravissante figure nue qui, par le sourire de son profil perdu et par son gracieux geste, attire les blancs cygnes d'un étang tout transparent, est une des bonnes toiles du Champ-de-Mars.

Les *Vues de Venise* tout embrumées de M. Iwill sont d'un caractère très intéressant. Ne nous y arrêtons pas trop : nous retrouverons aux « pastels » des études prises par le même peintre dans cette même ville, qui nous séduiront bien davantage.

La *Tête d'étude* qu'expose M. Sain est fort belle, mais pourquoi cette jolie personne aux cheveux rutilants a-t-elle les seins inégaux et de dissemblable hauteur?

M. Sain nous donne aussi un superbe portrait de notre confrère Mairesse, le sympathique syndic de la presse parlementaire.

Mais nous arrivons à la copieuse exposition d'un des « patrons » de ce Salon lointain. M. Carolus Duran n'a pas envoyé moins de huit toiles cette année : une « esquisse-projet » d'un *Christ* assez Montmartrois; un merveilleux portrait de petit bossu intitulé : *le Poète à la Mandoline,* finement peint et spirituellement dessiné; un *Crépuscule d'or,* à beaux reflets sanglants; une *Mme C. B.* brune, décolletée, en robe noire avec fleur rouge supérieurement portraiturée; une adorable fillette, *Germaine Feydeau,* peinte avec tout « l'art d'être grand-père » dont dispose le maître; une belle enfant, *Mlle D.,* à l'œil un peu fatigué; une dame de riche carnation, *Mme L.;* enfin, un paysage sombre, d'ancien genre italien, du plus « vieux jus ». Tout cela est très vivant, très vibrant, très solide, mais ne révèle ni progrès, ni effort nouveau de la part du célèbre peintre.

AUBLET (A.)—*Au matin*.

IVANOVITCH (P.). *Cabaret au Monténégro*

Nous rencontrons successivement de très belles *Marines* de M. Mesdag; de gracieux paysages, signés du regretté Saintin; et nous arrivons au *Pain quotidien,* une belle scène d'intimité du peintre suisse Mlle Rœderstein.

Vient ensuite une série de bons paysages de M. Vaysse; un *Empereur Napoléon* très comique, de M. Paul Robert; une épouvantable « salade de museaux humains » intitulée *Tout est mort* et disposée en triptyque par M. Frédéric, de Bruxelles. On ne peut pas dire que Memling, Holbein, Albert Dürer soient de « mauvaises fréquentations », mais il faut avouer qu'ils inspirent parfois bien mal leurs imitateurs !

Mme Madeleine Lemaire, qui expose dans une salle spéciale un meuble orné d'un bien joli panneau intitulé *la Lecture,* a placé dans cette galerie un paysage, *Derniers beaux jours,* d'un effet très remarquable. C'est une simple allée de marronniers s'effeuillant sous les pas d'un couple de doux vieillards; mais la lumière, la couleur, le sentiment qui enveloppent cette scène sont exquis.

Si nous cherchions à vous faire croire que M. Eugène Lambert n'a pas représenté des chats dans son tableau, intitulé *la Fête recommence,* vous ne nous croiriez pas. Ils sont, comme toujours, délicieux, ces petits angoras adolescents et espiègles, mais ils jouent avec des roses bien lourdement dessinées et bien salement peintes !

M. Dagnan-Bouveret n'a pas encore retrouvé la « note » de son fameux *Pardon* qui lui valut jadis, aux Champs-Élysées, tant d'honneurs et de succès. Son *Christ* flou est quelconque et sa *Marchande bretonne* n'est point nouvelle. Le portrait de M. de Saint-Marceaux est ressemblant, mais nous ne pouvons guère louer celui de Mlle Bartet, qui a tout à fait l'air d'être « en cire ».

M. Adrien Moreau a envoyé de petits tableaux inspirés par le style Empire qui fut tant à la mode cette année : le plus aimable est son *Fontainebleau* qui est d'un ton charmant et d'une composition très amusante.

M. Maurice Courant expose plusieurs *Marines* qui, d'après le mot spirituel d'un expert bien connu, sont très « marchandes ».

Voici de beaux portraits du maître Weerts : une dame en bleu, une fillette en blanc et le fin visage de M. Édouard Hubert attirent surtout les regards des vrais connaisseurs.

M. Firmin Girard a soigneusement conservé les défauts qui ont tant contribué au succès de son inoubliable *Marché aux Fleurs,* mais n'a-t-il pas perdu quelques-unes de ses qualités de dessinateur précis et consciencieux ? En tous cas, ses quatre toiles de cette année ne sont pas faites pour agrandir sa renommée si rapide.

La grande femme en noir que M. Richon-Brunet nous montre en face d'un Océan très calme et très profond est joyeusement intitulée : *la Mère des Naufragés.* C'est un tableau « littéraire » inspiré par les *Pêcheurs d'Islande* de M. Pierre Loti. Les études prises par le même peintre à New-York sont plus intéressantes.

Il est très « moderne », oh ! très moderne, le tableau de M. Baudoin qui représente un *Atelier d'imprimerie.* Il est même louable et les têtes d'ouvriers, — conducteurs et typos, — sont très vivantes. Seulement le « patron » en cravate blanche a un petit air de caricature qui gâte un peu les choses...

De beaux paysages, des *Vieilles Églises* de M. Sisley valent un petit temps d'arrêt, mais nous devons une mention spéciale à M. José Frappa qui a exposé huit toiles tout à fait destinées à plaire au public ordinaire du dimanche.

Le plus important est son *Pie VII à Fontainebleau,* qui a le même sujet que le tableau de M. J.-P. Laurens : il est pourtant bien différent. La mise en scène en est peut-être plus exacte, et les physionomies sont plus faciles à comprendre. Il y a, entre la superbe toile des Champs-Élysées et celle-ci la même différence que celle qu'on peut trouver entre une page de Michelet et un chapitre de M. Duruy...

Le *Baptême en Auvergne,* du même peintre, est un amusant tableau de genre, et sa *Pèlerine* est un très agréable portrait de jolie Parisienne. Dans son *Saint François d'Assise,* M. Frappa nous montre un essai vraiment nouveau de décomposition prismatique des couleurs : ce n'est pas joli, joli, mais c'est scientifique et très bizarre.

FRAPPA (J.) — *Pie VII et Napoléon (Fontainebleau 1813)*

HAGBORG (A) *La Tosca*

Louis Deschamps

Notre pauvre et regretté Bastien-Lepage n'est pas tout à fait oublié : nous n'en voulons pour preuve que la *Foire de village* de M. Zorn. C'est un des pastiches les mieux venus que nous ayons eu la joie de contempler depuis bien longtemps.

Signalons encore, de M. Dagneaux, un beau portrait d'homme intelligent, énergique et solidement peint; puis de superbes *Choux* de M. Willy Martens; et un portrait de M. François Coppée, très vieilli et peu ressemblant, par M. François Lafon. Nous arrivons au *Chemin de la croix en Catalogne,* de M. Laureano Barrau, un très beau tableau qui nous rappelle (avec toute la différence qui existe entre les types féminins du nord de l'Espagne et ceux de la Basse-Bretagne) le fameux *Pardon* de M. Dagnan-Bouveret.

M. Pannemaker, qui porte un nom que l'art de la gravure « sur

bois » a rendu illustre, a peint un *Sous-Bois* très ombreux et pourtant bien éclairé qui mérite de sincères éloges.

M. Lepère, — encore un graveur célèbre, — a envoyé au Champ-de-Mars une marine tout à fait remarquable.

Les *Oies* de M. Durst sont encadées dans de bien jolis paysages et M. Henri Guérard expose de très gracieuses vues maritimes.

Un très intéressant portrait de jeune fille rousse, en robe de velours vert, fait grand honneur à M. Roth, mais les trois jeunes filles qui, dans une maison très triste, apprêtent le thé de leurs grands-parents sont bien froides, bien raides, bien immobiles. On ne remue pas, dans cette famille !

Ils sont plus vivants, les paysans dont M. Aimé Perret nous montre des études très « poussées, et la *Parisienne* que M. de Montzaigle nous présente, tout emmitouflée dans ses fourrures, est singulièrement plus « frétillante » et distinguée.

M. Alfred Stevens, parmi quelques toiles fort bien venues mais datant de plusieurs années, nous a fait la surprise d'exposer une délicieuse *Marine* méditerranéenne, que lui a inspirée le cap de la Vieille, près de Monaco. Voilà de belle et bonne peinture.

A noter aussi une page très poétique de M. Armand Point, *Harmonie du soir :* une belle étude de crépuscule, d'un coloris délicat et intense et d'une impression très sincère.

M. Prinet mérite des compliments pour la remarquable « vue de dos » qu'il intitule *la Toilette,* et le tableau de M. Friant, déjà popularisé par la gravure, est fort amusant. Le jeu des physionomies, l'originalité de la mise en scène du petit tableau de mœurs qu'il a intitulé *Premier assaut,* le rendent digne du succès très réel qu'il a obtenu.

De M. Rixens, nous devons citer un superbe portrait d'homme chauve et de M. Marcellin Desboutins, qui fut un « maître », nous signalerons toute une série de portraits absolument remarquables.

Maintenant, nous allons aller faire un tour dans les salons réservés aux pastels, aquarelles et dessins. Au Champ-de-Mars, ces arts un peu délaissés ailleurs ont une réelle importance.

MONTZAIGLE (E. de) — *Parisienne*

MONTZAIGLE (E. de) *Entr'acte de matinée*

Dans le succès de cette partie de l'Exposition les pastels admirables de M. Pierre Carrier-Belleuse sont pour beaucoup : la *Danseuse jouant avec un chat* est une merveille de dessin, de couleur et d'originalité. Et les trois *Pierrettes,* sont-elles assez charmantes? Et le portrait de *Ma petite fille?*

Mme Claudie Chamerot-Viardot expose un délicieux portrait de Mlle Barthet, de l'Opéra, ressemblant, idéalisé et très artistique.

Il faut aussi admirer les *Fleurs* de Mme Claire Lemaître; les énormes *Chevaux* de M. Delvin; les *Paysages* vaporeux et sincères de M. Sonnier; le vigoureux *Sous-bois* de M. Baertsoen.

De M. Iwill, dont nous avouons ne pas aimer beaucoup les paysages un peu « pompiers », nous louerons sans réserve les superbes vues de Venise, le *Rio della Latte*, avec de beaux arbres dorés par l'automne; la *Lagune*, embrumée d'une façon toute poétique; le *Rio Santo Agostino*, avec ses splendides terrasses fleuries... Ce sont là des études de premier ordre.

Et nous terminerons la série des pastels en saluant la jolie dame blonde en robe de satin blanc dont M. Desgenétais nous expose un excellent portrait.

Parmi les aquarelles, nous noterons les curieuses vues des *Environs de Venise* par Mme Ruth, ainsi que les belles *Anémones* de la même artiste; les énergiques *Pleines herbes* de M. Simpson; le rutilant *Champ de coquelicots* de M. Mariol; enfin, les très curieuses et énormes études de *Malades*, — spirites et poitrinaires, — de M. Osterlind.

On le voit, pour n'avoir pas été très fécond en chefs-d'œuvre, le Salon du Champ-de-Mars a renfermé encore un assez grand nombre de belles choses pour qu'il soit possible de dire que l'année 1894 a été tout à fait mauvaise pour la Société nationale des Beaux-Arts.

ROEDERSTEIN (Mlle O.) *Le pain quotidien*

PRANITSHNIKOFF (I P.) *Eclaireurs surpris*

Baffier (J.). — Fragment d'une cheminée pour salle à manger.

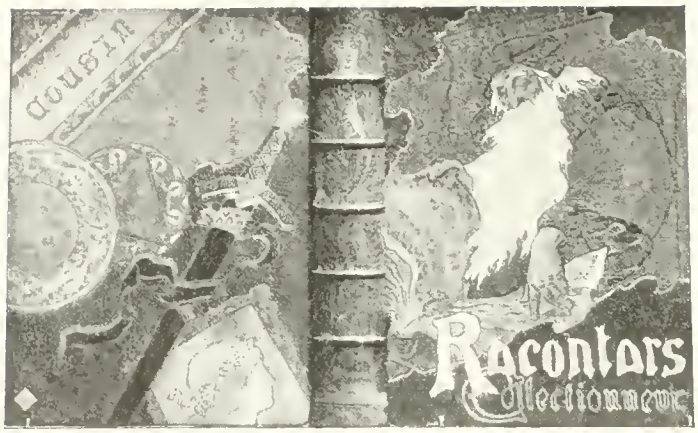
(Plâtre.)

LES OBJETS D'ART

Larche (R.). La Mer. Surtout de Table. (Fragment.)

C'est à la Société Nationale des Beaux-Arts que nous devons la louable innovation qui consiste à admettre aux expositions annuelles les œuvres d'art qui, « affectant des formes d'objets usuels », en avaient été, jusqu'à ces dernières années, rigoureusement exclues.

Cette exclusion avait été introduite dans les règlements, au temps où l'Institut régnait en maître dans l'organisation du Salon, et la Société des Artistes français n'avait pas osé, par crainte sans doute d'être accusée de favoriser le mercantilisme, revenir sur cet ostracisme injuste et suranné.



WIENER (R.). — Reliure en mosaïque de cuir-carton.
Collaboration artistique de J. GRUPER.

Depuis lors, la Société des Arts décoratifs aidant, nous avons heureusement vu disparaître ces préjugés absurdes.

Ce qui prouve le bienfait de cette révolution, c'est qu'autrefois les meubles et objets d'art étaient signés par les industriels qui les mettaient en vente, et qu'aujourd'hui, il n'est plus un amateur de belles choses qui ne tienne à savoir le nom de celui qui les a conçues, les a exécutées, les a parées de son talent personnel. Déjà, nos artistes se dégagent de la servile imitation des anciens maîtres, un style nouveau se manifeste...

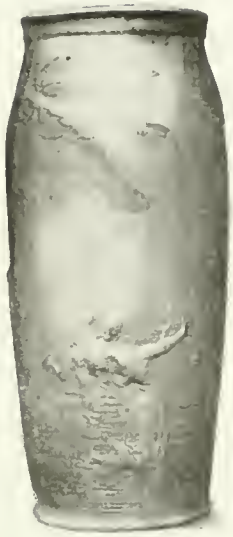
Il n'est pas jusqu'aux matières employées par les artistes qui ne subissent l'influence de cette féconde ardeur. Voyez, par exemple, les merveilleux essais de M. Henry Cros. N'est-ce pas une véritable trouvaille que cette pâte de verre dans laquelle la couleur circule jusqu'au centre même, comme le sang circule dans les veines d'un être vivant? Et quels effets nouveaux l'artiste a su en tirer! L'*Histoire de*

WIENER (R.). — Reliure en mosaïque de cuir-carton.
Composition de E. GRASSET.

Chéret (J.).
Les Surprises de l'Amour.

l'eau est une merveille digne du musée de Sèvres.

Quoique moins étrange, le groupe de M. Dampt, *Le Chevalier Raymondin et la fée Mélusine*, est d'une rare originalité. Jamais l'acier, ce métal revêche, n'avait été assoupli au point de pouvoir ainsi « caresser » l'ivoire : un joyau qui devrait figurer dans la galerie d'Apollon.



Chéret (J).
Vase bronze argenté.

N'est-il pas exquis également cet « étain » du regretté et charmant sculpteur Joseph Chéret, ce plateau représentant une *Feuille de Marronnier*, sur laquelle jouent trois bébés délicieusement groupés ?

Et ce vase argenté, intitulé : *les Surprises de l'Amour*, ne vaut-il pas une statue? Le mouvement de la jeune fille embrassée à l'improviste est un miracle de grâce et de vérité.

M. Desbois expose trois étains d'une étonnante finesse de ciselure et d'un dessin superbe.

Un autre « étain » véritablement remarquable est celui de M. R.-François Larche, un « surtout de table » d'une souplesse et d'une magnificence inouïes, intitulé *La Mer*. C'est un succès très vif, — presque populaire, — qu'il a remporté au Salon des Champs-Élysées.

M. Léveillé a exposé, au Champ-de-Mars une série de « vases » en matières précieuses, aussi variées que chatoyantes, qui sont dignes de toutes les admirations.

Qui n'a admiré la *Jeanne d'Arc au château des Tournelles*, de M. Albert Maignan? Ce vitrail splendide a figuré au Salon des Champs-Élysées sur le palier de la salle où se trouvait le plafond de M. Bonnat D'un aspect très décoratif, d'un ensemble très mouve-

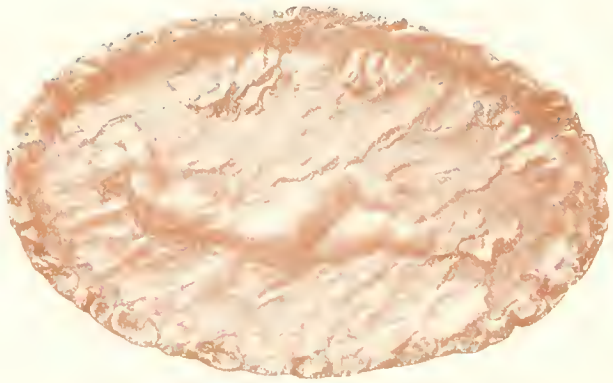
Chéret (J.). Plateau.
Feuille de marronnier (Étain).

menté, cette œuvre ne constitue pas un simple tableau : l'art du peintre-verrier a des exigences multiples que M. Maignan a su respecter sans se laisser entraîner à leur rien sacrifier de son idée.

Retournons au Champ-de-Mars et arrêtons-nous devant une des œuvres les plus importantes de ce Salon, la *Grande Cheminée* que M. Baffier expose avec la maquette de la décoration complète de la salle à manger dont elle fait partie. L'originalité de cette cheminée est incontestable et l'exécution en est superbe.

Nous ne pouvons pas passer devant les remarquables céramiques, si personnelles, si artistiques de M. Lachenal sans saluer d'un coup d'œil réjoui son grand *Coq chantant* d'une si gauloise attitude et d'une si altière couleur. Enfin, nous devons faire une station devant les très artistiques et très riches reliures en « mosaïque de cuir-carton », dont M. J. Wiener nous présente de si beaux et si curieux spécimens : Ce procédé, tout nouveau, produit des effets vraiment merveilleux.

Léveillé (E.-B.).
Vase méplat jade—colorations, gravure en relief chauve-souris.



Desbois (J.). — Un Plat (Etain).

Aristide CROISY

LA SCULPTURE

AVANT de commencer la revue des innombrables groupes, figures, bustes et statuettes qui composent les deux expositions de sculpture, il nous est impossible de ne pas mettre à part et de ne pas rendre un hommage tout spécial à deux œuvres qui, à notre avis, suffiraient pour nous autoriser à déclarer que l'École française a conservé, en 1894, toute la suprématie par elle conquise depuis tant d'années.

Ces deux œuvres sont, au Champ-de-Mars, l'admirable *Petite fille pleurant*, de M. Bartholomé, et, aux Champs-Élysées, le merveilleux et minuscule groupe *Mathô vaincu,* de M. Rivière-Théodore.

On voit que, fidèle à notre programme d' « éclectisme passionné », notre admiration n'a pas de parti pris, car ces deux ouvrages sont tout à fait différents, et par la tendance générale, et par la facture matérielle.

La *Petite fille pleurant*, de M. Bartholomé, est une figure d'une simplicité extrême et c'est cette simplicité même qui la rend si impressionnante. Le mouvement de l'enfant qui se cache le visage est si juste, la ligne gracile de son jeune corps est si souple, l'expression du geste est si sincère, qu'on se sent pris d'une réelle émotion en contemplant ce bronze dont l'étrange « patine » a quelque chose de vivant.

C'est par de tout autres qualités que le groupe de M. Rivière-Théodore, *Mathô vaincu*, mérite et retient l'attention.

Il est, avant tout, d'un sentiment décoratif extraordinaire. Malgré ses dimensions, si exiguës qu'on le croirait destiné à orner une étagère de salon moderne, le cortège des Carthaginois et des Carthaginoises qui entourent l'éléphant sur lequel est lié le guerrier vaincu, se déroule avec tant d'ampleur spirituelle; les personnages, les couples chantant, dansant, agitant des palmes, insultant le prisonnier, sont si harmonieusement, si savamment groupés; les petites figures sont, séparément, si gracieuses et si mouvementées que l'ensemble forme un tableau réellement grandiose. Délicat comme une vignette, ce groupe a l'aspect d'une gigantesque épopée. Décidément, Flaubert porte bonheur, cette année, aux artistes et sa *Salammbô*, remise à la mode par le succès de la partition de M. Ernest Reyer, a aussi bien inspiré M. Rivière que M. Buffet.

M. Falguière s'étant abstenu cette année, c'est M. Barrias qui, avec son haut-relief destiné au nouveau Palais du Museum, a conquis le plus populaire succès du Salon des Champs-Élysées. Ses *Nubiens* combattant un crocodile forment un groupe dramatique d'une grande originalité et d'une remarquable science ethnographique.

La statue de *Meissonier*, par M. Frémiet, doit être érigée prochainement dans un des jardins publics de Paris. C'est un portrait, d'une

BARRIAS (E. L.) *Nubiens*

ressemblance frappante et d'une « interprétation » magistrale. Meissonier était un grand peintre, mais un petit homme. M. Frémiet a trouvé moyen de dissimuler, sans tricherie, le défaut physique de son illustre modèle et de lui donner une allure très suffisamment imposante pour que le monument ait tout l'aspect décoratif désirable.

Le public a beaucoup apprécié la grâce puissante, la noblesse aimable, l'élégance de la belle figure allégorique de M. Puech, *La Seine :* une femme étendue mollement sur une surface dure, avec de délicieux bas-reliefs, à peine esquissés sur le fond, pour l'encadrer. C'est là une tentative plus qu'heureuse pour renouveler l'éternelle allégorie des « fleuves à longues barbes » ou à « urnes inépuisables » que nous ont léguée les anciens.

La *Cigale,* de M. Marqueste, dont le modèle avait remporté un succès si éclatant et si mérité il y a deux ans, a de nouveau soulevé les plus sincères admirations cette année, en nous revenant taillée dans le marbre : le modelé en est encore plus fin et plus caressant, et la pose de ce corps souple et jeune est toujours aussi exquise.

A moins d'être aveugle, on ne saurait traverser le jardin couvert des Champs-Élysées sans s'arrêter devant l'énorme monument de M. Carlès, *Au Champ d'honneur.* Ce n'est pas seulement par ses dimensions que cette belle composition mérite d'attirer l'attention. M. Carlès, qui a déjà donné des preuves indéniables de son talent, a, cette fois, réalisé ce problème, parfois difficile, de rendre son monument intéressant à la fois par le sujet et par l'exécution. Le sujet : « la Gloire embrassant un soldat qui meurt en défendant sa Patrie », n'a rien de banal et la « mise en scène » très mouvementée du groupe, sans être théâtrale ni excessive, est pleine de grandeur.

Le *Berlioz mourant,* du regretté Pierre Rambaud, est d'un effet très émouvant et le public contemple avec une double tristesse une œuvre lui rappelant la perte de deux artistes qu'il aimait.

Non moins poétique, mais d'un sentiment plus gai, la *Jeunesse,* de M. Duverger, est l'objet d'éloges unanimes.

La foule s'amasse également devant le superbe bas-relief de

M. Croisy, faisant partie du monument commémoratif qui doit être érigé à Sedan. Ce bas-relief, d'un beau mouvement, représente la *Charge des chasseurs d'Afrique à Floing le 1er septembre 1870*. C'est une page d'histoire commentée par un artiste doublé d'un patriote...

Le grand groupe de M. Ernest Dubois, *le Pardon*, est d'une très vive expression : le mouvement du vieillard qui tend les bras à son fils prêt à s'agenouiller est d'une tendresse si simple, si profonde que le titre du groupe se trouve instantanément et invinciblement justifié.

Dans le groupe intitulé *Pitié*, par M. Chatrousse, nous retrouvons l'idée qui a inspiré à M. Berne-Bellecour son joli tableau militaire : c'est encore un soldat français qui, quoique blessé lui-même, donne à boire à un soldat allemand tombé près de lui.

Nous avons revu avec un vif intérêt le groupe de l'*Age de fer*, que M. Lanson nous présente, cette fois, en bronze; c'est un bel effort de grand art qui mérite d'être signalé.

L'*Écho enchanteur*, de M. Pezieux, est une des plus importantes statues de marbre du Salon de cette année et fait grand honneur à son auteur.

La pureté des lignes, la belle ordonnance de la composition, le sentiment décoratif qui distinguent la *Nymphe chasseresse* de M. Lombard sont des qualités de si haute valeur qu'elles suffisent pour expliquer le succès de cette œuvre supérieure.

La statue, en marbre polychrome et en pierre, que M. Allouard a intitulée *Loin du Monde*, est d'une originalité saisissante. Le public s'intéresse vivement à ces tentatives si profondément artistiques. Le buste de M. Ferdinand Brunetière, le jeune académicien-conférencier-journaliste, par le même auteur, est d'une amusante ressemblance.

Au Champ-de-Mars, M. Dalou expose un fronton destiné à un établissement industriel : c'est un beau morceau d'art décoratif qui ne nuira pas à la légitime renommée du maître statuaire. Mais elle ne saurait guère la grandir : le banal symbolisme de cet Apollon conduisant son char sur des nuages et traînant à sa suite le Commerce, personnifié par Mercure, et l'Industrie, personnifiée par une forte femme

LOMBARD II *Nymphe chasseresse*

PEZIEUX (J.A). *L'écho enchanteur*

Georges Van Der Straeten

quelconque, avec, pour spectateurs, l'Art et la Science, est d'une invention plus qu'ordinaire. Quant à l'exécution, il n'y a rien à dire, elle est superbe, ample et fougueuse à souhait, digne de l'auteur de l'interminable et merveilleux monument de la Place de la Nation.

Si M. Desbois a voulu surexciter le sentiment de la pitié que le public possède à un si touchant degré, il n'a pas manqué son but. Sa statue de la *Misère* est bien la plus navrante étude de « vieille femme mourant d'inanition » qu'on ait jamais tenté de mettre sous nos yeux. Mais, en même temps, cette œuvre inspire un autre sentiment; le « dégoût ». L'idée de vouloir vivre à côté d'un objet d'art semblable ne saurait, il nous semble, venir à un être bien équilibré...

Et notez bien que cette opinion ne nous empêche pas d'apprécier l'indéniable talent de M. Desbois. Elle n'implique pas non plus de notre part l'erreur qui consiste à confondre le « Beau » avec le

« Plaisant ». Mais le Vrai n'est pas nécessairement horrible et le but de l'Art, dans ses manifestations, ne consiste pas à nous faire « souffrir ». Or, la vue de la Misère, — telle que nous la représente M. Desbois, — nous cause une réelle et presque insupportable souffrance...

Dans l'*Œuvre,* le grand bas-relief de M. Constantin Meunier, le Travail ne nous est, certes, pas présenté sous un aspect bien attrayant, bien « joli », bien coquet. Les rudes ouvriers que le statuaire nous montre haletant, suant, étouffant, poussant un chariot, tournant un cabestan, brûlés par la chaleur du métal en fusion qu'ils ont à manier, ne sont ni gracieux, ni pomponnés. Cela ne les empêche pas d'être beaux et leur aspect n'a rien de repoussant. Ils personnifient ce qu'il y a de plus noble dans la vie, la lutte courageuse de l'homme contre la matière, le triomphe de la volonté, de la patience, de la résignation sur les forces brutales de la Nature. L'*Œuvre* est un morceau magistral, d'une intense modernité et d'une rare originalité d'exécution.

Mais reprenons notre promenade et arrêtons-nous devant la belle figure de M. René de Saint-Marceaux, *la Faute,* une femme se cachant le visage, rappelant, — oh! de très loin et par la pose seulement, — la *Petite fille pleurant* de M. Bartholomé. Nous l'avions déjà vue et déjà admirée, il y a quelques années, en plâtre, cette *Faute* de M. de Saint-Marceaux. Elle nous revient en marbre. Elle est toujours fort belle, d'une intéressante souplesse de lignes et d'une harmonieuse expression ; mais combien cette figure, si consciencieusement et si heureusement composée, gagnerait d'élégance à être moins arrondie, moins « en boule »!

Des envois de M. Wallgren, dont l'exposition était si belle l'an dernier, nous ne voyons guère à retenir cette année que le groupe en marbre *la Consolation* et la statuette en bronze de *Bigoudine*. Les précieuses délicatesses du « flou » dont sont parées ces deux œuvres exquises leur donnent un charme indicible et une émouvante saveur.

Le grand « Dessus de porte » de M. Injalbert est d'un bon effet décoratif. Les satyres et les bacchantes qui se groupent autour de

DAMPT (J.) *La fée Mélusine et le chevalier Raymondin*

l'énorme mascaron souriant qui les domine sont de très beaux morceaux de sculpture et l'ensemble est composé avec une suprême habileté de metteur en scène. Quelle belle entrée pour un théâtre d'opérette constituerait ce fronton si spirituellement croustilleux!

Du reste, ce n'est pas l'esprit qui manque à M. Injalbert. Regardez plutôt les deux masques qu'il destine à l'ornementation d'un monument à Molière : est-il rien de plus malicieux, de plus parisien que la fine silhouette de Mlle Ludwig? Est-il rien de plus réjouissant, de plus comique que le facies sympathique de Coquelin cadet?

Mais, puisque ces deux portraits, si ressemblants, nous en donnent l'occasion, il nous faut signaler quelques-uns des bustes de gens célèbres ou, tout au moins, notoires, qui encombrent les deux Salons. Ces longues files de visages connus ont le don d'attirer les regards et, parfois, de faire naître les sourires. Et le philosophe éprouve un plaisir délicat à voir, dans le pêle-mêle des expositions, se coudoyer parfois les personnages les plus divers, académiciens graves et joyeuses comédiennes, magistrats austères et petits journalistes, hommes d'État à lunettes et clowns à perruques, prélats vénérables et chanteurs de cafés-concerts.

Il y a, du reste, un peu d'exagération dans ces « antithèses », car les hasards du « placement » ne sont, heureusement, pas toujours aussi ironiques.

Le public s'est particulièrement arrêté devant les bustes du pape *Léon XIII,* par M. de Vasselot; de *M. Charles Dupuy,* notre ministre de l'Intérieur, par M. Bernstamm; d'*Octave Feuillet,* le célèbre romancier auteur dramatique, par M. Doublemard; de *Mme Delfosse,* par M. Charpentier; du *Docteur Tripier,* par M. Suchetet; de *M. Albert Carré,* le directeur du théâtre du Vaudeville, par M. Guilbert; de *M. Danbé,* le chef d'orchestre de l'Opéra-Comique, par M. Récipon; de *M. Jules Breton,* le grand paysagiste, par M. Houssin; de notre confrère *Maurice Drack,* par Mlle de la Fizelière; de *M. Élisée Reclus,* le célèbre géographe-anarchiste, par M. William Barbotin; de *M. Galbrunner,* graveur en pierres fines, et

de *M. Bérard*, architecte, par M. Just Becquet; de *M. Gaston Paulet*, compositeur de musique, par M. Urbain Basset; de *M. Alphonse Bertillon*, l'inventeur de l'anthropométrie, par M. Béguine; de *M. Cornubert*, de l'Opéra-Comique, par M. Charles Beylard; du compositeur russe *Tchaïkowski*, par M. Brodsky; du poète *Georges Lefèvre*, par M. Jules Brissard; de *Curillier-Fleury*, l'académicien, par M. Chatrousse; de *Madame Fernand Xau*, la femme du directeur du *Journal*, par Mlle Amélie Colombier; de *M. Billot*, notre ambassadeur à Rome, par M. Louis Convers; du *Cardinal Richard*, archevêque de Paris, par M. Léon Cugnot; de *M. G. Humbert*, président de la Cour des Comptes, par M. Darbefeuille; du *Docteur Bernheim*, par M. Marcel Debut; du peintre *Gustave Courbet*, par M. Dénéchau; du *Docteur James Miller*, par M. Georges Dubois; du *Docteur Fabret*, par M. Ludovic Durand; de l'explorateur *Commandant Monteil*, par M. Fossé; de l'agitateur *Amilcar Cipriani*, par Mme Clovis Hugues; du *Cardinal Bernadou*, par M. Kley; du paysagiste *Eugène Beaudouin*, par M. Osbach; de *M. Périvier*, premier président de la Cour de Paris, par M. Octobre; de *Mlle Delna*, la célèbre cantatrice, par Mme Le Roy de Présalé; du peintre *Eugène Lacoste*, par Mme de Saint-Gervais; du *Comte Lemercier*, par M. Ferdinand Taluet; du photographe *Michelez*, par Mlle Monginot; du grand musicien *César Franck*, par M. Maurice Baud; de *Léon Cladel*, par M. Bourdelle; de l'avocat *Henri Robert*, par M. Jean Escoula; de *Mlle Renée du Minil*, de la Comédie-Française, et de *M. Louis Dumoulin*, par M. Jouant; de *M. Guichard*, député du Rhône, par M. Fix-Masseau.

Mais il faut nous arrêter; il y a là assez de célébrités pour remplir une salle de « première représentation ».

On voit que si le « Tout Paris » traditionnel s'occupe passionnément du Salon, les artistes lui rendent bien sa politesse et lui consacrent une bonne partie de leur temps et de leurs efforts.

ALLOUARD (H.E.) — *Loin du monde*

LISTE DES RÉCOMPENSES

SOCIÉTÉ DES ARTISTES FRANÇAIS

SECTION DE PEINTURE

Médailles de deuxième classe.

MM. Démarest (Albert-Guillaume), Gorguet (Auguste-François), Galliac (Louis), Desvallières (Georges-Olivier), Allègre (Raymond), Jourdeuil (Adrien), Surand (Gustave), Guillonnet (Octave-Denis-Victor), Le Quesne (Fernand), Foreau (Henri), Saint-Germier (Joseph), Royer (Henri), Grolleron (Paul), Guéry (Armand), Rouffet (Jules), Laurent-Desrousseaux (H.-Alp.-Louis).

Médailles de troisième classe.

MM. Chrétien (René-Louis), Trigoulet (Eugène), Denovan (Adam), Bacon (John-Henry-Frederick), Fath (René-Maurice), Vollet (Henry-Emile), Lauth (Frédéric), Tanoux (Adrien-Henri), Hirschfeld (Émile-Benedictoff), Bussière (Gaston), Montholon (François de), Carlos-Lefebvre, Mme Debillemont (Gabrielle), MM. Langlois (Paul), Triquet (Jules-Octave), Pibrac (Raoul-Guy-Marie de), Faivre (Jules-Abel), Bergès (Ernest-Georges), Fox (E.-P.), Veber (Jean), Moteley (Georges-Jules), Le Dru (Albert), Charrier (Henri), Mlle Odérieu (Antonine), MM. Barber (Réginald), Berne-Bellecour (Félix-Georges), Mme Lucas-Robiquet (Marie-Aimée).

Mentions honorables.

MM. Palin (William-Mainwaring), Marsac (Paul-Alphonse), Thorma (Jean de), Brémond (Jean-Louis), Mlle Darbour (Ernestine), MM. Bulfield (Joseph), Cabié (Louis-Alexandre), Lund (Niels-Moller), Rose (Guy), Mucha (Alphonse-Marie), Rosen (Jelka), Mlle Achille-Fould (Georges), MM. Bourgogne (Georges-Alexandre), Brett (John), Maxence (Edgard), Penon (Émile), Hornecker (Léon), Coleman (Enrico), Gillet (Numa), Place-Canton (Paul), Serrier (Georges), Chayllery (Eugène-Louis), Chartier (Henri-Jacques-Georges), Brass (Italico), Duyver (Albéric-Victor), Willette (Léon-Adolphe), Moreau-Néret (Adrien), Laurence (Sydney-M.), Jacquet (Henry-Léon), Sabattier (Louis-Rémy), Synave (Tancrède), Strobentz (Frédérick), Mayan (Théo-Henri), Mme Dubourg (Victoria), M. Avigdor (René), Mme Du Mond (Louise-Adèle), MM. Moisset (Maurice), Lhuer (Gaston-Théophile), Grosjean (Henry), Bertier (Ch.-Alexandre), Motte (Émile), Fauconnier (Émile-Eugène), Bouvet (Max), Buffet (Amédée), Bussy (Albert).

SECTION DE SCULPTURE

Médailles de première classe.

MM. Pézieux (Jean-Alexandre), Hannaux (Emmanuel), Dubois (Ernest-Henri), Peyrol (F.-A.-Hippolyte), Bottée (Louis-Alexandre), Patey (Henri-Auguste-Jules), Lemaire (Georges-Henri).

Médailles de deuxième classe.

MM. Seysses (Auguste), Sicard (François), Lormier (Edouard), Clausade (Louis), Convers (Louis), Rozet (René), Mouchon (Eugène-Louis).

Médailles de troisième classe.

M. Miserey (Albert-Ernest), Mme Ducrot (Francine), MM. Rivière-Théodore (Louis-Auguste), Ledru (Auguste), Guimberteau (Raymond), Maillard (Auguste), Laporte-Blairsy (Léo), Loysel (Jacques), Weitmen (Claude-Jean-Baptiste), Coutheillas (François-Henri).

Mentions honorables.

MM. Peyre (Raphaël-Charles), Gaubert (Albin), Picaud (Charles-Louis), Wallet (Georges), Ségoffin (Jean-Victor-Joseph-Ambroise), Kumm (Wilhelm), Barberi (Henri), Sentis de Villemur (Joseph-Gabriel), Pigalio (Alexis-Baptistin), Mme Bloch (Élisa), MM. Porcher (Eugène), Blanchot (Léon-J.-B.-Alexandre), Bourgeot (Joseph), Carvin (Louis-Albert), Thiébaut (Henri), Lambert (Ferdinand), Auban (Paul), Delpech (Jean-Marie), Wollek (Charles), Guillaume (Émile), Mme Bartin-Audiffred, MM. Gaucher (Émile), Varenne (Henri-Frédéric), Debienne, Manneville (André de), Finet (Adolphe), Octobre (Aimé-Jérémie-Delphin), Gaspary (Eugène de), Deboulet (Émile), Mme Coutan (Laure), MM. Tournier (Victorien), Veber (Louis-Gaëtan), Davin (Auguste-Louis-Ernest).

Gravure en médailles.

SECTION D'ARCHITECTURE

Médaille d'honneur.

M. Chedanne (Georges-Paul).

Médailles de première classe.

MM. Doumic (Max), Deverin (Henri).

Médailles de deuxième classe.

MM. Michelin (Félix-Hippolyte-Augustin), Tournaire (Albert), Vinson (Edgard-Pierre-Léon), Jay (Émile).

Médailles de troisième classe.

MM. Dupont (Émile), Masson-Détourbet (Louis), Pontremoli (Emmanuel), Meissonnier (Louis-Claude-Joseph), Pille (Louis-Charles-Henri), Maistrasse (Alexandre-Edmond).

Mentions honorables.

MM. Belesta (Gabriel), Bertrand (Frédéric-Eugène), Bourgeois (Théophile), Cargill (Willie), Cavaillé-Coll (Emmanuel), Chaise (Émile-Joseph), en collaboration avec M. Morin-Goustiaux, Morin-Goustiaux (Georges-Albert), en collaboration avec M. Chaise, Delestre (Eugène), en collaboration avec M. Richard, Richard (Émile), en collaboration avec M. Delestre, Dupard (René), Grellet (Athanase-Alexandre), Guilbert (Albert), Guillaume (Henri-Charles-Bernard), Lepage (Julien-Louis-Évariste), Lequeux (Jacques-Paul), Majoux (Léon), Lesueur (Pierre-Achille-Joseph), en collaboration avec M. Laillet, Laillet (Jacques-Eugène-Édouard), en collaboration avec M. Lesueur, Pérouse de Montclos (Marcel), Pellissier (Bruno-Joseph), Périn (Louis-Jules), Recoura (Alfred-Henri), Rochefrette (Max-Charles), Rozier (Roch-Prosper), Sortais (Louis), Toudoire (Denis-Marius), Valentin (Jean-Émile).

SECTION DE GRAVURE ET LITHOGRAPHIE

Médaille d'honneur.

M. Lévy (Gustave).

Médailles de première classe.

MM. Guillon (Pierre-Ernest), Sulpis (Émile-Jean).

Médailles de deuxième classe.

MM. Barbotin (William), Focillon (Victor-Louis), Giroux (Charles), Hermant (Auguste-Louis), Huyot (Jules), Pirodon (Louis-Eugène).

Médailles de troisième classe.

MM. Deloche (Ernest), Dubois-Menant (J.-Gabriel), Gautier (Lucien-Marcellin), Manchon (Gaston-Albert), Montet (Désiré-Clément), Willette (Léon-Adolphe).

Mentions honorables.

M. Alleaume (Ludovic), Mlle Bories (Louise), MM. Delteil (Loys-Henri), Deturck (Julien-Jules-Alphonse), Faule (Adolphe), Germain (Charles-Laurent), Gousset (Henri-Aimé), Gicqueau (Auguste-Dominique), Han (Alfred), Lachnitt (Alfred), Mercadié (Emmanuel-Victor), Meyer (Hans), Paret (Jean-Baptiste), Piat (Auguste-Hector), Reynaud (Fortuné), Rouxel (Louis), Salles (Léon), Soderlund (Charles), Steinmann (Frédéric), Wickenden (Robert-J.).

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

Prix de Paris.

Doumic (Max.), architecte.

Bourses de Voyage.

PEINTURE :	MM.	Buffet (Paul).
		Cottet (Charles).
		Gorguet (Auguste-François).
	Mlle	Guyon (Maximilienne).
SCULPTURE :	MM.	Baralis (Louis-Auguste).
		Clausade (Louis).
		Dubois (Ernest-Henri).
ARCHITECTURE :		Guimard (Hector-Germain).
GRAVURE :		Gusman (Pierre).

Prix Marie Bashkirtseff.

Bussière (Gaston).

Prix de Raigecourt-Goyon.

Ravanne (Léon-Gustave).

INSTITUT DE FRANCE

Prix Brizard.

Buffet (Amédée).

Prix David.

Debillemont (Mme Gabrielle).

ACQUISITIONS DE L'ÉTAT

SOCIÉTÉ DES ARTISTES FRANÇAIS

PEINTURE

Arus (R.)	*Après la Lutte.*
Bergeret (P.-D.)	*Quand vous aurez fini?*
Berton (P.-E.)	*Dans la plaine des Écouettes; forêt de Fontainebleau.*
Boudot (L.)	*La Saison dorée.*
Bouvet (M.)	*Lever de Lune au crépuscule.*
Buffet (P.)	*Le défilé de la Hache (Salammbô).*
Bussy (A.)	*Joueur de Clarinette.*
Carl-Rosa (M.)	*En Novembre; bords de Seine.*
Chigot (E.-H.-A.)	*Entrée du canot de l'amiral Avellan dans l'arsenal de Toulon, le 13 octobre 1893.*
Cormon (F.)	*Une Forge.*
Crochepierre (A.-A.)	*« A la maison. »*
Debat-Ponsan (E.-B.)	*La Couronne de Toulouse; plafond.*
Démarest (A.-G.)	*Le Vœu.*
Destrem (C.)	*La Terre promise.*
Fath (R.-M.)	*Un Sentier sous bois en mai.*
Flandrin (P.-H.)	*Fra Angelico.*
Fournier (L.-E.)	*Les Gloires lyonnaises.*
Galliac (L.)	*L'Épreuve d'eau-forte.*
Garaud (G.-C.)	*L'Étang.*
Gay (W.)	*« Las Cigarreras. »*
Gilbert (V.-G.)	*Le Joaillier.*
Grimelund (J.)	*Soir d'automne à Grundsund (Suède).*
Guéry (A.)	*Soir d'hiver; Bertricourt, environs de Reims.*
Jobert (P.)	*Arrivée de l'escadre russe à Toulon, le 13 octobre 1893.*
Jourdeuil (A.)	*Au soleil levant; lac d'Aiguebelette.*
Lajallet (Mme Baude de Maurceley)	*Chrysanthèmes.*
Le Roux (Mlle L.)	*Anne et Jehanne.*
Lorimer (J.-H.)	*Benedicite; fête de grand'mère.*
Lund (N.-M.)	*Paysage écossais.*
Morin (Mlle G.)	*Le Soir; marine.*
Noirot (E.)	*Rade de Toulon; octobre 1893.*
Palin (W.-M.)	*Orphelins.*
Perret (M.)	*Tirailleurs sénégalais en arrière-garde; campagne du Fouta (colonne Dodds).*

Picard (E.)	« *Douce attente.* »
Quinton (C.)	*L'Auvergne; vue prise du versant sud de Montpeyroux (Puy-de-Dôme).*
Richemont (A.-P.-M. de)	*Les Moines servis par les anges.*
Rochegrosse (G.)	*Le Chevalier aux fleurs.*
Sauvage (H.)	*Cloître abandonné.*
Souillet (G.-C.)	*Tireurs de sable sur la Loire.*
Tattegrain (F.)	*Débarquement de Vérotiers dans la baie d'Authie.*
Trigoulet (E.)	*Le Précurseur.*

SCULPTURE

Albert-Lefeuvre (L.-E.)	*Muse des Bois;* — statue marbre.
Allouard (H.-E.)	*Loin du monde;* — statue, marbre polychrome et pierre.
Barrias (E.-L.)	*Edmond Hébert (géologue);* — buste, marbre.
—	*Nubiens;* — haut-relief, bronze.
Bloch (A.-L.)	*Masque;* — bois.
Bouval (M.)	*Les Raisins;* — statue, plâtre.
Chatrousse (E.)	*Cuvillier-Fleury;* — buste, marbre.
Cros (H.)	*L'Histoire de l'Eau;* — fontaine murale, pâte de verre, bas-relief.
Delorme (J.-A.)	*Le Commerce;* — statue, marbre.
Doublemard (D.-A.)	*Octave Feuillet;* — buste, marbre.
Dubois (E.-H.)	*Le Pardon;* — groupe, plâtre.
Hannaux (E.)	*Orphée;* — statue, marbre.
Labatut (J.-J.)	*Raymond VI, comte de Toulouse;* — groupe, plâtre.
Lombard (H.)	*Nymphe chasseresse;* — groupe décoratif en pierre.
Marioton (E.)	*Zéphire;* — statue, bronze.
Marqueste (L.-H.)	*La Cigale;* — statue, marbre.
Massoule (A.-P.)	*Mme de Sévigné;* — statue, marbre.
Michel (G.)	*La Pensée;* — figure, plâtre.
Miserey (A.-E.)	*La Tour-d'Auvergne;* — buste, marbre.
Paris (A.)	*La République française présente au monde le nouveau siècle;* — groupe, bronze.
Pézieux (J.-A.)	*L'Echo enchanteur.*
Puech (D.)	*La Seine;* — bas-relief, marbre.
Rivière-Théodore (L.-A.)	« *Ultimum feriens* », *le dernier coup d'épée du mercenaire dans le défilé de la Hache (Salammbô);* — groupe, bronze et marbre.
Seysses (A.)	*Pro Libertate;* — statue, marbre.
Steiner (L.-C.)	*Berryer;* — statue, plâtre.
Thiébaut (H.)	*La Mer;* — vase, bronze.
Thomas (G.-J.)	*Homme et Serpent;* — groupe, bronze.
Dubois (A.)	*Médaille de récompenses pour les Conservatoires des Départements;* — modèle, plâtre; épreuves face et revers.
Dubois (H.)	*Trois médailles;* — plâtre.
François (H.-L.)	*République française;* — bas-relief, pierre fine.
Lancelot-Croce (Mme M.-R.)	*La Femme et ses destinées;* — bas-relief, bronze argenté.

DESSINS

Bourgoin (D.) . . . . . *Les Bouleaux; forêt de Fontainebleau.*

OBJETS D'ART

Larche (R.-F.) . . *La Mer;* — surtout de table, étain.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES BEAUX-ARTS

PEINTURE

Agache (A.-P.). . . . . *Le vieux Conquérant.*
Baertsoen (A.). . . . . *Vieux canal flamand.*
Cabrit (J.). . . . . *Les Bois mouillés.*
Cazin (J.-C.). . . . . *Garennes.*
Cornélius (Mme M.-L.). . . . . *Bécassines.*
Costeau (G.). . . . . *Derniers Reflets.*
Dauphin (E.). . . . . *L'Escadre russe en rade de Toulon.*
Duez (E.-A.). . . . . *L'Heure du Bain.*
Eliot (M.). . . . . *La Chanson de l'eau;* — panneau décoratif.
Féliu (M.). . . . . *Étude.*
Ferry (J.). . . . . *Soirée d'Automne.*
Firmin-Girard (M.-F.) . . . . . *Coucher de Soleil.*
Gervex (H.). . . . . *Le Bain.*
Girardot (L.-A.). . . . . *Le Repos.*
Goeneutte (N.). . . . . *Crépuscule du soir.*
Guignard (G.). . . . . *Le Troupeau à l'abreuvoir (le soir, 6 heures).*
Point (A.). . . . . *Rêve de pureté.*
Wahlberg (A.). . . . . *Paysage en Suède.*
Zakarian. . . . . *Pastèques.*

SCULPTURE

Aubé (J.-P.). . . . . *Colbert;* — modèle, plâtre. — Destiné à être fondu en bronze.
Bartholomé (A.). . . . . *Petite fille pleurant;* — bronze.

DESSINS, AQUARELLES, ETC

Mercier (Mlle R.) . . . . . *L'ancien canal de Mestre, à Venise (matin).*
Osterlind (A.). . . . . *Les Ravaudeuses.*

OBJETS D'ART

Bigot (A.) . . . . . *Vase à coulées brunes et jaunes.*
Dalpayrat et Lesbros. . . . . *Cheminée;* — grès flammés.
Dammouse (A.) . . . . . *Un Vase;* — grès.
Masseau (F.). . . . . *Le Secret;* — figure bois et ivoire

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Avant-Propos	I
La Peinture : Société des Artistes français	I
La Peinture : Société nationale des Beaux-Arts	57
Objets d'art	77
La Sculpture	81
Liste des Récompenses	89
Acquisitions de l'État	93

AVANT-PROPOS

	Pages.
Portrait de A. Vigneron, commissaire des Expositions des Beaux-Arts	I
Le jury de peinture	II
La réception des tableaux	IV
Le dernier coup de pinceau	V
Mise en place des tableaux	VIII

PORTRAITS D'ARTISTES

	Pages.
MM. Besnard (Albert)	57
Bisbing (Henri)	29
Boutet de Monvel (Maurice)	69
Chaperon (Eugène)	49
Croisy (Aristide)	81
Dagnan-Bouveret (P.-A.-J.)	61
Deschamps (Louis)	73
Finney (Harry)	65
Flameng (François)	33
Mlle Greatorex (Eleanor)	21
M. Guillemet (J.-B.-Antoine)	I
MM. Humbert (Frédéric)	17
Ralli (Théodore)	9
Stewart (Julius)	5
Thériat (Charles)	37
Thomas (Paul)	53
Truesdell (Gaylor)	45
Van der Straeten (Georges)	85
Vuillefroy (Félix de)	25
Watelin (Louis-Victor)	41
Mme Wentworth (Cécilia)	13

TABLE DES GRAVURES

PEINTURE

SOCIÉTÉ DES ARTISTES FRANÇAIS

		Pages.
Abbéma (Mlle)	*Matin d'avril*	1
Bail (Joseph)	*Une Cendrillon*	48*
Beauquesne (Wilfrid-Constant)	*Les Mois noirs*	24
Beyle (Pierre-Marie)	*Heure bénie*	44
Bonnat (Léon)	*Triomphe de l'Art*	28
Bouguereau (William-Adolphe)	*La Perle*	46
Bourgain (Gustave)	*Soumission de Mamelucks à Bonaparte (1798)*	18
Boutigny (Émile)	*Le maréchal Lannes à Essling*	14
Breton (Jules)	*La Fin de la récolte*	48
Brozik (Vacslav)	*Une Communion, sous deux espèces, des premiers protestants de la Bohême*	44*
Cain (Georges)	*Victorien Sardou dirigeant une des répétitions générales de « Madame Sans-Gêne »*	20
Cain (Henri)	*« Quand elles n'aiment plus »*	2*
Chantron (Alexandre-Jacques)	*Pierrette*	50
Charderon (Mlle Francine)	*En pénitence*	26
Chocarne-Moreau (Paul-Charles)	*Abus de confiance*	36
Demont-Breton (Mme Virginie-Élodie)	*Jean Bart*	52
Ernst (Rodolphe)	*La Promenade du soir*	42*
Gardner (Mlle Élisabeth-Jane)	*A travers le ruisseau*	42
Geets (Willem)	*Les Trouble-fêtes*	22*
Gerin (René-Eugène)	*Le Jardin de la Damoiselle*	24*
Gesne (Alfred de)	*Cerf tenant aux chiens*	40*
Girardet (Léon)	*Le Coup de l'étrier*	38*
Glaize (Léon)	*Ronde de Mai*	54*
Gorguet (Auguste-François)	*Le Jardin des Hespérides*	30
Haquette (Georges)	*Pris par un orage; — le dernier rentré*	20*
Lamy (P. Franc)	*Souvenir*	30*
Laugée (Désiré-François)	*Fin d'une Journée*	32*
Laurens (Jean-Paul)	*Le Pape et l'Empereur*	12
Laurent-Desrousseaux (H.-A.-Louis)	*A l'Opéra; — la classe de Mlle Théodore*	8*
Lecomte du Nouy (Jean)	*Le Souper de Beaucaire*	14*
Le Dru (Albert)	*Épisode du Siège de Lille, 1792*	16
Le Quesne (Fernand)	*Le Torrent*	36*
Lorimer (John-Henry)	*Benedicite; — Fête de Grand'Mère*	56
Luminais (Évariste)	*Pirates normands au IXe siècle*	54
Menta (Édouard)	*Chaussures neuves et d'occasion*	46*
Moreau de Tours (Georges)	*« Jeune Mère »*	56*
Morlon (P.-E.-Antoine)	*Témoins d'un Sauvetage; — ex-voto*	8

Pages.

MUNIER (Émile). . . . . *Un Sauvetage*. 50*
MUNKACSY (Michel de). . . . . *Récit* 22
PERRAULT (Léon) . . . . . *L'Éducation du pierrot* 40
PILLE (Charles-Henri) . . . . . *Puritains et Cavaliers*. 32
QUINSAC (Paul) . . . . . *Apothéose de Gutenberg* 28*
REYNOLD-STEPHENS (William) . . . . *L'Amour et le Destin* 6
ROCHEGROSSE (Georges). . . . . *Le Chevalier aux fleurs*. 4
RONGIER (Mlle Jeanne). . . . . *Portrait de Mlle Pétrini, de l'Opéra-Comique* 2
ROYBET (Ferdinand). . . . . *La Main chaude* 10
SEIGNAC (Paul) . . . . . *Coquetterie* 34
THOMAS (Paul) . . . . . *La Répétition*. 38
WERTHEIMER (Gustave) . . . . . *Le Grand-Prix, à Longchamps*. 34*
WILLEMS (Florent) . . . . . *L'Aveu* 26*

SOCIÉTÉ NATIONALE DES BEAUX-ARTS

AUBLET (Albert) . . . . . *Au matin*. 70
BARRAU (Laureano). . . . . *Le Chemin de la Croix en Catalogne* 62*
BÉRAUD (Jean) . . . . . *Le Chemin de la Croix* 62
BLANCHE (Jacques-Émile). . . . . *Portrait de Mme la Baronne B... M*... 66
CHECA (Ulpiano) . . . . . *La Naumachie; — Combat naval chez les Romains*. . 68
DUEZ (Ernest-Ange) . . . . . *L'Heure du bain* 66*
FRAPPA (José). . . . . *Pie VII et Napoléon; — Fontainebleau, 1813*. 72
GIRARDET (Eugène) . . . . . *Portrait*. 60*
GROS (Lucien) . . . . . *Un jour de Pardon aux environs de Concarneau; — Finistère* 64*
HAGBORG (Auguste). . . . . *La Tosca*. 72*
IVANOVITCH (Paul). . . . . *Cabaret au Monténégro*. 70*
LEMAIRE (Mme Madeleine) . . . . . *Lecture intéressante*. 60
MONTZAIGLE (Edgar de) . . . . . *Parisienne* 74
— — . . . . . *Entr'acte de matinée*. 74*
MOREAU (Adrien) . . . . . *Fontainebleau sous le premier Empire*. 64
MUENIER (Jules-Alexis) . . . . . *Le Colporteur*. 58*
PERRET (Aimé) . . . . . *Vieux Souvenirs*. 68*
POINT (Armand) . . . . . *Harmonie du Soir*. 58
PRANISHNIKOFF (Ivan-P.). . . . . *Éclaireurs surpris*. 76*
ROEDERSTEIN (Mlle Ottilie) . . . . . *Le Pain quotidien*. 76

LA SCULPTURE

ALLOUARD (Henri-Émile) . . . . . *Loin du monde;* — statue, marbre polychrome et pierre. 88
BARRIAS (Ernest-Louis). . . . . *Nubiens;* — haut-relief, bronze 82
DAMPT (Jean). . . . . *La fée Mélusine et le chevalier Raymondin;* — groupe acier, ivoire et or 86
LOMBARD (Henry) . . . . . *Nymphe chasseresse;* — groupe décoratif en pierre . . 84
PEZIEUX (Jean-Alexandre). . . . . *L'Écho enchanteur;* — statue, marbre. 84*

Pages

OBJETS D'ART

Baffier (Jean) . . . . . *Fragment d'une cheminée pour salle à manger;* — plâtre. 77
Cheret (Joseph) . . . . . *Les Surprises de l'amour;* — vase bronze argenté. . . 79
— — . . . . . *Plateau, feuille marronnier;* — étain 80
Desbois (Jules) . . . . . *Un plat;* — étain 80
Larche (Raoul-François) . . . . . *La Mer;* — surtout de table, étain (fragment). 77
Léveillé (Ernest-Baptiste) . . . . . *Vase méplat jade;* — colorations, gravure en relief chauve-souris 80
Wiener (René) . . . . . *L'Art gothique;* — reliure en mosaïque de cuir-carton de E. Grasset 78
— — . . . . . *Racontars d'un vieux collectionneur;* — reliure en mosaïque de cuir-carton et collaboration artistique de J. Grüber 78

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 31190.

be
2029

13